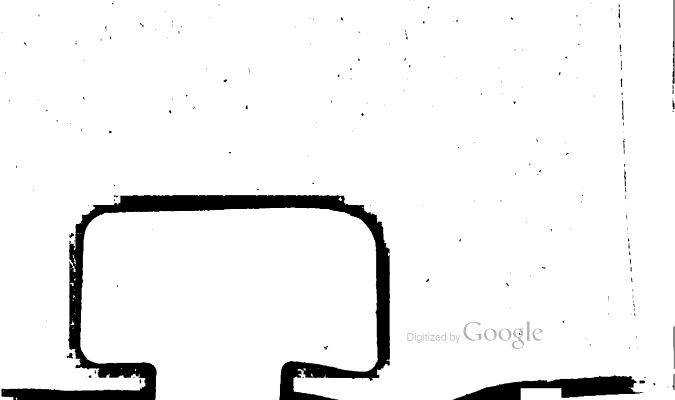
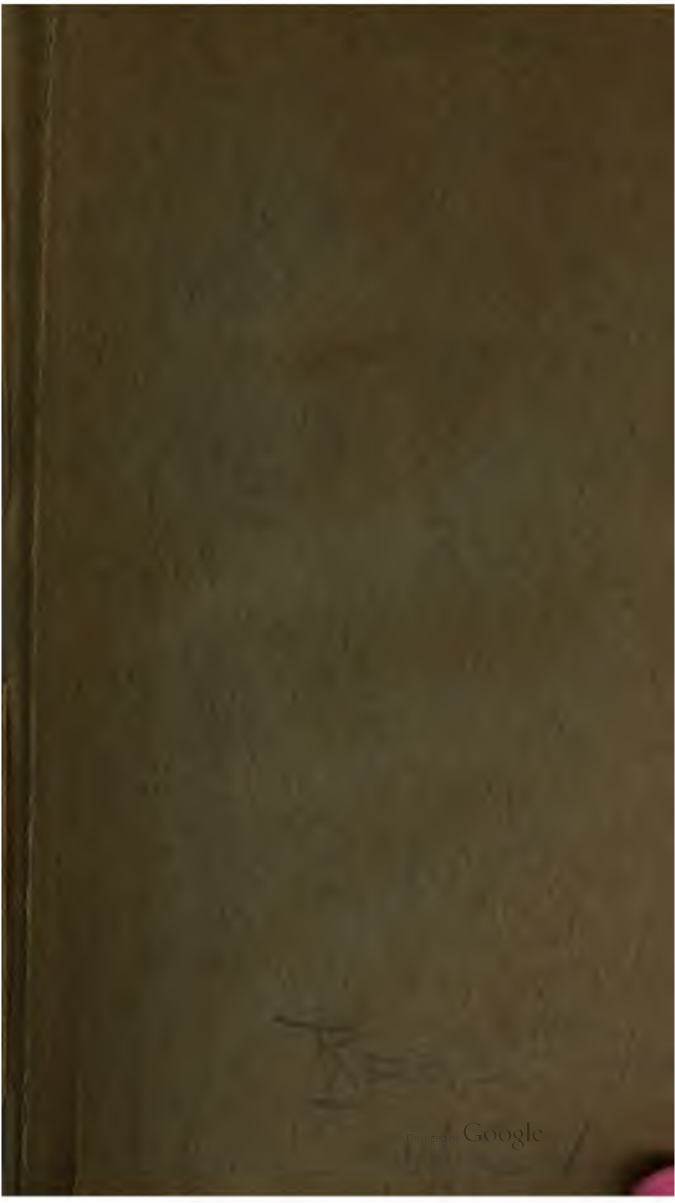






L'HERMITE

DE

LA TOMBE MYSTÉRIEUSE.



il présente aux yeux du coupable Arembert, l'aspect d'un Squelette hideux.

L'HERMITE
DE
LA TOMBE MYSTÉRIEUSE,
OU
LE FANTOME DU VIEUX CHATEAU,

ANECDOTE EXTRAITE DES ANNALES DU TREIZIÈME SIÈCLE,

PAR Mme ANNE RADCLIFFE;

ET TRADUITE SUR LE MANUSCRIT ANGLAIS,

PAR M. E. L. D. L. BARON DE LANGON.

TOME PREMIER.

Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer de la lumière?
D'où vient que les esprits, malgré l'arrêt du Sort,
Reviennent à nos yeux du séjour de la mort?

VOLTAIRE, *Sémiramis.*

PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DU RÉPERTOIRE GÉNÉRAL DU THÉATRE FRANÇAIS,
rue Gît-le-Cœur, no 8.

1816.

DÉDICACE

A MADAME LA BARONNE

ÉLISE DE L. M.

Il fut un temps où la galanterie
S'embellissait des plus nobles vertus ;
Où l'amour vrai portait aux cœurs émus
Ses plus doux feux, sa tendre rêverie ;
C'était aux jours de la chevalerie,
Jours fortunés qui ne renaissent plus !
Le fer en main, la visière fermée,
Nos Paladins combattaient en tout lieu
Pour l'intérêt du monarque et de Dieu,

Et pour l'honneur d'une belle opprimée.
Ils aimaient bien : constance, loyauté,
Étaient leur cri, leur devise chérie.
Amans discrets, rarement la beauté
Les accusait d'un peu de *vanterie*.
Qu'à juste droit ce temps est regreté !
Pourquoi faut-il maintenant qu'on s'écrie :
Elle est bien loin cette époque accomplie,
Où la tendresse, où la fidélité,
Savaient orner le matin de la vie ?
Preux chevaliers ne se retrouvent pas.
Longues amours sont choses étrangères ;
Le changement, à nos beautés légères,
Seul aujourd'hui peut offrir des appas ;
Et la constance enfin n'est ici-bas
Qu'un vieux dicton dont nous parlent nos pères.
Si cependant il renaissait encor,
Ce siècle heureux d'amour et de prouesse ;
Si la candeur, si la délicatesse,
Chez nos neveux ramenaient l'âge d'or,
A vous, Élise, on devrait cet accord.
Les Paladins, dont l'histoire est tracée

Dans ces récits que j'ose vous offrir,
Vous proclamant dame de leur pensée ;
Auraient pour vous voulu vaincre ou mourir.
Dans les tournois on les eût vu courir,
Se distinguer par de grands coups de lance,
S'ils avaient pu se flatter d'obtenir
Les prix qu'Amour accorde à la vaillance ;
Jusques à vous osant porter ses vœux,
Combien de fois sous l'antique tourelle
Le ménestrel, sur sa harpe fidèle,
Répéterait des refrains amoureux !
Lorsque le soir obscurcirait les cieux,
Des chants légers, des romances plaintives,
Célébreraient vos attraits gracieux ;
Et vos talens, et ces vertus naïves,
Dont le concours vous pare encore mieux :
Le nom d'Élise, objet d'un pur délire,
Retentirait dans les palais des rois,
Des chevaliers orneraient le pavois ;
A nos échos on viendrait le redire.
Mais vous fuyez un éclat glorieux ;
Faisant le bien, vous aimez la retraite,

En imitant l'agreste violette,
Qui se dérobe, et loin de tous les yeux
Se veut cacher sous la verte coudrette,
Mais que trahit son parfum précieux.

E. L. D. L. Baron de Langon, traducteur.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

En voyant au frontispice de ce roman le nom de madame Anne Radcliffe, je suis convaincu que le lecteur défiant va s'écrier : « Voilà encore « un ouvrage qu'on attribue « à cette femme célèbre dans « son genre. N'était-ce point « assez des Visions du châ-« teau des Pyrénées, de la « Forêt de Montalbano, du « Couvent de Sainte-Cathe-

« rine, etc., sans qu'un Her-
« mite de la Tombe mysté-
« rieuse vînt mettre encore
« notre crédulité à une nou-
« velle épreuve ; et lasser
« notre patience? Que Dieu
« fasse paix à madame Rad-
« cliffe dans sa tombe ! car en
« son nom on nous poursuit
« avec acharnement dans ce
« monde ».

Lecteur ou lectrice, veuillez nous entendre avant de nous condamner ; peut-être sommes-nous dans la bonne

foi, peut-être avons-nous cru traduire une production de la créatrice du genre de la terreur. Écoutez le récit que nous allons vous faire, lisez le roman que nous vous offrons. Notre franchise vous désarmera, selon toute apparence; et si tel ouvrage est lu par vous sans ennui, peu vous importera la vérité, si nous avons su vous délasser pendant quelques heures.

J'habitais Toulouse dans les premiers jours du mois d'a-

vril 1814. Comme une grande partie des habitans de la campagne, j'étais venu chercher un asyle dans cette cité contre les fureurs de la guerre. Le maréchal Soult, dont les hauts faits d'armes, dont la retraite victorieuse ont rappelé le souvenir des plus grands capitaines, contrebalançait, avec une faible armée de vingt-cinq mille hommes (harassée de fatigue, manquant de tout, n'ayant d'espoir que dans son courage) les quatre-vingt

mille soldats que commandait lord Wellington. L'armée anglaise, approvisionnée au-delà de ses besoins, parcourait des contrées tranquilles qui ne la traitaient point en ennemie; tous les avantages étaient pour elle, et son général tirait des circonstances qui lui devenaient favorables un merveilleux secours pour aider ses connaissances militaires. Après avoir hésité pendant près d'un mois à attaquer Toulouse, et laissé ce temps

à l'intrépide maréchal duc de Dalmatie pour fortifier sa ligne de défense, il se décida à forcer les positions françaises. L'affaire eut lieu le 10 avril, jour de pâques. La bataille dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit. Des prodiges de valeur furent faits par les troupes françaises; elles firent mordre la poussière à quinze mille ennemis avant de leur céder les redoutes formidables qu'elles défendaient, et l'on peut dire

avec orgueil que si le cours des évènemens politiques n'avait forcé le maréchal à se retirer, lord Wellington eût acheté plus cher et eût mis plus de temps à s'emparer de la ville de Toulouse. La perte que fit son armée se trouva si considérable que le lendemain elle ne put recommencer le combat. Enfin le général français évacua la ville; mais son adversaire n'osa pas l'inquietter dans sa retraite. Il parut alors semblable au

lion qu'on n'ose point poursuivre lorsqu'on a été assez heureux pour lui faire abandonner la proie dont il s'était emparé. Le maréchal Soult fut prendre plus loin de nouvelles positions, et, toujours plus redoutable, se prépara avec les débris de son armée à opposer de nouvelles barrières à l'ennemi, qui le poussait devant lui, mais qui n'avait pas eu la gloire de le vaincre. Les officiers anglais blessés à cette sanglante ba-

taille furent répartis dans les maisons de Toulouse, après que Wellington y eut fait son entrée. J'eus la satisfaction de pouvoir donner mes soins à un jeune Écossais qui voulut bien me montrer quelque reconnaissance pour les services que je fus assez heureux de lui rendre. Il ne pouvait marcher, et je me plaisais à lui tenir compagnie. Après avoir longuement parlé politique, et nous être disputés avec assez de politesse sur un

point dont nous ne pouvions tomber d'accord, car il s'agissait de la prééminence que chacun de nous réclamait pour sa nation ; nous changeâmes de conversation, et nous nous rabattîmes sur la littérature. Nouveau sujet de querelle : il vantait Shakespeare, je lui citais Corneille; il nommait Pope, vîte je lui récitais un chant du Lutrin; à Bàcon j'opposais Montesquieu, à Fielding l'auteur de Gil-Blas; je croyais madame

de Sévigné supérieure à milady Montaguë; enfin nous étions encore moins d'accord sur ce chapitre que sur tout autre. Le moment de nous séparer arriva; je quittais Toulouse, lui partait pour Paris. Il voulut alors reconnaître dignement le peu que j'avais fait pour lui: « Monsieur, me « dit-il un jour, vous aimez « les lettres, vous avez, dites- « vous, écrit quelques ro- « mans; permettez-moi de

« vous en offrir un qui m'ap-
« partient, et que m'a donné
« une de mes parentes, ma-
« dame Anne Radcliffe ». A ce nom si connu je tressaillis, je demandai à mon jeune officier si le roman dont il me parlait était de cette dame illustre ; il me le certifia ; me remit le manuscrit, que j'eus beaucoup de peine à lire. Après l'avoir déchiffré, je doutai moins du nom de son auteur ; mais je me permis de

supprimer de longues descriptions, je retouchai la partie géographique qui n'était pas conforme aux localités, je rétablis l'exactitude des faits historiques dont l'auteur s'était peu occupée. J'y ajoutai quelques romances, et mis en tête, pour l'intelligence générale, un *Précis historique sur la guerre des Albigeois*, qui servira à faire lire le roman avec plus de fruit. Voilà le résultat de mon travail. Je

m'estimerais heureux qu'on ne trouvât pas que j'eusse mieux fait de supprimer la traduction tout entière.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LA GUERRE DES ALBIGEOIS.

L'HÉRÉSIE des Albigeois doit sa naissance à un certain Pierre de Bruys, Provençal, qui, le premier, répandit dans le Languedoc cette erreur condamnable. Il attaqua d'abord le baptême des enfans, le sacrement de l'eucharistie, la prière pour les morts et le culte des images. On vit néanmoins dans la suite que ses disciples reconnaissaient deux dieux. Le plus

considérable de ses partisans fut le moine Henri, hérésiarque d'autant plus dangereux que ses manières étaient plus insinuantes que celles de son maître. Il quitta l'habit de son ordre ; mais il en conserva la modestie. Son éloquence était entraînante, et l'on avait de la peine à se défendre des impressions qu'il voulait donner. Il subjugua particulièrement Alphonse Jourdain, comte de Toulouse, qui le considérait comme un bienheureux ; et saint Bernard avoue lui-même, dans ses

lettres, qu'il n'était pas surprenant que les plus habiles personnages se laissassent aveugler par un fourbe pareil.

L'hérésie fit des progrès considérables pendant le douzième siècle; le midi de la France et le Languedoc en particulier en furent inondés. L'église ne tarda pas à être alarmée de l'essor que prenaient ces dangereuses erreurs. Plusieurs conciles les anathématisèrent; celui de Lombers, petite ville dans l'Albigeois, autre que l'ancien siège épiscopal de ce

nom, sur les bords de la Save, fut celui où les hérésiarques furent condamnés avec le plus de solennité. Le chef des Albigeois se nommait Olivier; il joignait à une éloquence persuasive des connaissances approfondies. Il ne craignit pas de se rendre au concile et de disputer contre les pères qui le composaient. On lui opposa l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Nîmes, les abbés de Cendrus et de Froidefront. Les juges nommés furent l'évêque d'Alby, Ar-

nauld de Bé, les abbés de Castres, d'Undereil et de Candeille. La nouveauté du spectacle, l'intérêt de la cause qui devait s'y traiter y attirèrent les personnes les plus considérables. On vit venir à Lombers, Constance, comtesse de Toulouse et sœur de Louis-le-Jeune, les vicomtes de Beziers et de Lautrec, les évêques de Toulouse, d'Agde, de Beziers et de Lodève, les abbés de Gaillac, de Saint-Pons, etc. Les hérétiques furent condamnés sur tous les points, convaincus de mau-

vaise foi, et contraints à se soumettre aux pénitences que l'église leur imposerait.

Guillaume Trencavel, comte de Carcassonne, vicomte de Beziers, d'Albi, de Castres, dont la présence, la fermeté, les bonnes intentions avaient beaucoup contribué à l'heureux résultat de la conférence, prétendit à l'honneur d'éteindre l'hérésie; mais il fut trompé dans ses desirs : car, peu de temps après, les habitans de Beziers, s'étant soulevés contre lui, le tuèrent dans la cathé-

drale de cette ville, où il s'était rendu pour entendre leurs réclamations, et blessèrent l'évêque, qui voulait le défendre. Son fils, Roger Trencavel, vengea cette mort cruelle; mais n'empêcha pas l'hérésie d'infester la ville. Elle prenait de nouvelles forces, quoi qu'on fît pour la renverser; elle dominait dans les terres soumises aux comtes de Toulouse: aussi accusait-on Raymond VI, dit le Vieux, qui régnait alors, de la favoriser en secret. Le pape Innocent III, placé à

cette époque sur le trône pontifical, envoya en 1198, 1202, 1204, des légats pour combattre les ennemis de l'église. Ils les confondirent; mais ils ne purent vaincre leur opiniâtreté. Pierre de Castelnauld fut l'envoyé du saint-père qui déploya le plus d'énergie. Raymond VI le trouva toujours sur son chemin. Il cherchait à le séduire, à l'adoucir envers des malheureux dont il se croyait le père, puisqu'il était leur souverain; mais ce fut sans succès: Pierre de Castelnauld ne tarda pas

à l'attaquer lui-même. Raymond, pour terminer ces disputes, l'engagea de se rendre à Saint-Gilles, où ils eurent quelques conférences, qui, loin de les adoucir réciproquement, les animèrent davantage. Le comte menaça de sa colère le légat : celui-ci voulut partir ; et, à l'instant où il entrait dans une barque pour traverser le Rhône, deux hommes s'approchèrent de lui et l'assassinèrent ; Castelnauld mourut en pardonnant à ses meurtriers, et le comte Raymond fut soup-

çonné d'avoir armé leurs bras sacrilèges; il ne put cependant être convaincu d'un pareil crime. Nous aimons à penser que de vils courtisans crurent satisfaire sa vengeance en immolant celui qui l'avait outragé. Peut-être eût-il dû en tirer une justice éclatante, et sa négligence à cet égard servit de prétexte à ceux qui voulurent le perdre.

Innocent III, en apprenant la nouvelle de l'assassinat de Pierre de Castelnauld, fit publier une croisade moins dirigée contre les hérétiques

que contre le comte de Toulouse. Pendant ce temps, Foulques, évêque de Toulouse, invective et dénonce au ciel *un* prince qu'il traite de sacrilège: son zèle emporté lui mérite l'honneur d'être député vers le pape par les nouveaux légats. Il court à Rome aigrir les esprits. Foulques, ou Folquet, était fils d'un marchand de Gênes, nommé Alphonse, établi à Marseille. Celui-ci laissa en mourant une fortune immense au jeune Foulques, qui, dédaignant la vie pai-

sible d'un commerçant, préféra revêtir le costume de troubadour, qui devait lui ouvrir le palais des princes. Richard d'Angleterre, le roi d'Aragon Alphonse II, le comte de Toulouse Raymond V, le comblèrent de faveurs; mais il s'attacha de préférence à Barral, vicomte de Marseille. Azalaïs de Roquemartine, femme du vicomte, célèbre par ses charmes, son esprit et son urbanité, voyait les troubadours les plus fameux s'attacher à son char. Foulques en aug-

menta le nombre; mais il voulut lui plaire, et choisit mal les moyens qu'il se permit d'employer. La vicomtesse, irritée, le chassa de sa cour. Il parcourut plusieurs pays, et s'arrêta plus longtemps à Montpellier, où régnait Guillaume VIII, qui avait épousé une fille de Manuel, empereur de Constantinople. Enfin, lassé du monde, il se fit religieux de l'ordre de Cîteaux; sa femme (car il s'était marié) et ses deux fils suivirent son exemple. Mais la paix du cloître ne calma

pas la fougue de son caractère; il sortit de l'obscurité monastique, et, de troubadour galant et libertin qu'il avait été d'abord, il devint fanatique insolent et rebelle. Dès qu'il fut sur le trône épiscopal, il se signala par une foule d'entreprises tout-à-la-fois téméraires et coupables; il excita contre son souverain, Raymond VI, la colère du saint-siège dans un temps où elle était redoutable. Raymond, qui aimait son peuple, se refusait aux sanglantes exécutions qu'on exigeait de lui.

Cependant l'orage approchait; la croisade prêchée contre les Albigeois avait eu le plus grand succès. Raymond VI, justement épouvanté de la multitude qui, avant peu, allait fondre sur lui, demanda une nouvelle absolution des excommunications lancées contre lui. Il consentit à livrer au légat Milon sept places fortes. Un concile s'assembla à Saint-Gilles : Raymond y comparut; on le jugea, et il rentra dans l'église après avoir subi la plus humiliante des cérémonies,

On avait dressé, sous le vestibule de l'abbaye, un autel sur lequel le saint sacrement était exposé, ainsi que les reliques des saints martyrs : un grand nombre d'archevêques, de prélats et de hauts barons se trouvèrent présens. Raymond fut conduit en cet endroit dépouillé de ses vêtemens et nu jusqu'à la ceinture : il promit de nouveau obéissance au pape, soumission aux pénitences qu'on lui imposerait, et haîne éternelle aux hérétiques. A la suite de cette amende honorable le

légat Milon lui passa son étole autour du cou, et, la tenant par les deux bouts, il l'introduisit dans l'église en le fouettant avec une poignée de verges. L'absolution suivit ce châtiment. Après la cérémonie, Raymond, ne pouvant s'en revenir, tant la foule était grande, en passant par la nef de l'église, fut contraint de traverser un des bas-côtés, où l'on avait transporté le tombeau de Pierre de Castelnauld, en sorte que plusieurs crièrent que le prince lui faisait amende honorable après

sa mort. Pendant que ces choses se passaient dans le Languedoc, on prenait la croix dans toutes les villes de France. Bientôt une armée formidable se rassembla, vers l'été de 1207, sur les bords du Rhône. On voyait à sa tête Odon, duc de Bourgogne; Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre; Simon de Montfort, comte de Lincestre; le comte de Nevers, Guy de Levis, et une foule d'illustres personnages qui croyaient servir Dieu en immolant les hérétiques.

Philippe-Auguste, roi de France, laissa les ennemis du comte de Toulouse s'occuper de sa ruine. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir reconnu la suprématie de l'empereur d'Allemagne, et cette funeste condescendance de Raymond fut la chose qui contribua le plus à sa perte. Le légat exigea qu'il vînt lui-même se joindre aux croisés, et qu'il fût avec eux combattre ses infortunés sujets. On ouvrit les opérations de la campagne par le siège de Beziers, ville populeuse, placée sur une hauteur, dont

le pied est arrosé par la rivière d'Orbe, siège affreux, et marqué en lettres de sang dans l'histoire. Quatre-vingt mille hommes y furent passés au fil de l'épée. Avant de commencer le carnage, les croisés demandèrent, dit-on, à l'Abbé de Cîteaux, à quel signe on reconnaîtrait les catholiques entre les Albigeois; « Tuez-les tous; Dieu connaît « ceux qui sont à lui », répondit ce monstre, qui préférait voir répandre le sang de l'innocent que de l'aisser échapper un coupable.

De Beziers on se rendit devant Carcassonne, défendue par le jeune Roger Trencavel, neveu du comte Raymond. On essaya en sa faveur les voies d'accommodement. Pierre, roi d'Aragon, qui voulut s'en mêler, ne put réussir. La ville fut contrainte de se rendre : on en chassa tous les habitans, et l'on pendit ou brûla tous ceux qu'on parvint à convaincre d'hérésie (1). Le vicomte fut arrêté,

(1) La partie historique qui se trouve dans le roman, concernant le siège de Carcassonne, est conforme à la plus scrupuleuse vérité.



et mourut quelques jours après, non sans soupçon de poison.

Ce fut alors que Simon de Montfort, comte de Leicestre, parvint à être choisi pour chef de l'entreprise, sur le refus du duc de Bourgogne et du duc de Nevers. Couvrant ses prétentions ambitieuses du voile de la religion, il poussa à bout le comte de Toulouse par toutes sortes de mauvais procédés. Raymond, excommunié pour la troisième fois, fut à Rome se défendre lui-même. Vaine-

ment le légat Milon et le comte de Montfort réunirent leur adresse pour appaiser le comte de Toulouse; ils ne purent le détourner du voyage. Il arriva à Rome au mois de janvier 1210. Le pape le reçut avec distinction, accueillit ses plaintes, le revêtit d'un riche manteau, lui donna une bague précieuse, et lui accorda un bref qui portait défense de disposer de ses terres, attendu qu'il avait été jugé innocent du meurtre de Pierre de Castelnauld.

Pendant son absence, Mont-

fort envahit la plus grande partie de ses états. Raymond revint en diligence pour les défendre. Les deux rivaux se déclarent la guerre. Simon fait lancer une quatrième excommunication par un légat qui trompe, et désobéit au pape. Foulques, toujours fanatique, ameutait le peuple contre Raymond, et poussa l'insolence jusqu'à faire dire à ce prince qu'il eût à quitter Toulouse pendant le temps où il faisait les ordinations; car les légats n'avaient jeté l'interdit que sur les lieux où

se trouvait le comte. Raymond, qu'une pareille demande insultait, envoya à son tour l'ordre à Foulques de quitter ses états. « Ce n'est « pas le comte qui m'a fait « évêque, répartit Foulques; « je suis élu par les lois ecclé« siastiques, non intrus par « violence ou par son autori« té : je ne sortirai donc point « à cause de lui. Qu'il vienne « s'il l'ose; je suis prêt à mou« rir afin d'arriver à la gloire « par le calice de la passion; « qu'il vienne, le tyran, ac« compagné de ses satellites;

« il me trouvera seul et sans « armes ; j'attends la récom-« pensé, et je ne crains rien « de ce que les hommes peu-« vent me faire »... Il continua ainsi de braver Raymond, et ce ne fut que trois semaines après qu'il quitta Toulouse de plein gré. Il fut se réfugier au camp de Montfort : il excitait de là les Toulousains à la révolte. N'ayant pu y réussir, il ordonna à tout le clergé de sortir de la ville, ce qu'ils firent aussitôt, marchant les pieds nus, et emportant le saint sacrement avec eux.

Montfort, que les conseils de Foulques animait, s'appliqua à faire la conquête de plusieurs villes situées aux environs de Toulouse. Lavaur fut livrée aux flammes; on y jeta la plus grande partie de ses habitans, et Giraude, qui en était la dame, fut précipitée vivante dans un puits qu'on recouvrit de pierres jusqu'à son embouchure. Raymond, qui s'aperçut du projet de Montfort, s'empressa de fortifier Toulouse. Ses préparatifs ne tardèrent pas à lui devenir nécessaires; car les

croisés vinrent l'assiéger au mois de juin 1211. Ne pouvant investir l'enceinte de la ville, ils tentèrent une attaque du côté du bourg; mais le comte, secouru des princes de Foix et de Comminge, fut assez heureux pour repousser les efforts de ses ennemis et les contraindre même à lever le siège de la place. Simon, en se retirant, s'empara par trahison du fort château de Montferrand, que défendait Baudoin, frère du comte de Toulouse: ce guerrier, trahissant les intérêts de sa

famille, traita avec Montfort; mais il en fut cruellement puni. Étant, au bout de quelque temps, tombé entre les mains des partisans de Raymond, il fut pendu sans miséricorde, et son frère se trouva présent à l'expédition. Sachant que le chef des croisés s'était renfermé dans Castelnaudary avec peu de monde, Raymond courut pour l'y surprendre. Sa tentative ne fut pas couronnée du succès; on le repoussa avec perte. Enfin, après bien des pourparlers inutiles, les deux armées se trouvèrent

en présence sous les murs de Muret. L'armée du comte de Toulouse, grossie de celle du roi d'Aragon, qui la commandait en personne, se trouva forte de soixante mille combattans. Monfort osa l'attaquer avec à peine trois mille hommes. Au premier choc le roi d'Aragon fut tué: le désordre suivit son trépas; la déroute devint complète, et le comte de Leycestre (s'il faut en croire les historiens du temps) fit mordre la poussière à vingt mille de ses ennemis, et n'eut à regretter

que la perte de trois hommes.

La journée de Muret porta le dernier coup à Raymond. Le concile de Latran, en 1215, le dépouilla de ses états; une pension de quatre mille marcs d'argent lui fut seule accordée, et son fils Raymond le jeune n'obtint, des vastes provinces qui composaient la souveraineté de sa famille, que le marquisat de Provence. Montfort fut solennellement reconnu pour comte de Toulouse.

Les sujets de Raymond ne tardèrent pas à vouloir se-

couer le joug de l'usurpateur: la guerre recommença. Toulouse enfin se déclara pour ses maîtres légitimes. Montfort vint l'assiéger, y entra en vainqueur, la mit au pillage, la livra aux flammes par le conseil de l'évêque Foulques, et en massacra sans pitié les principaux habitans. Sa barbarie ne lui soumit pas les Toulousains. A peine s'était-il éloigné qu'ils se soulevèrent de nouveau, appelèrent le jeune Raymond, qui revint en toute hâte, et que secoururent les barons et seigneurs

les plus distingués des environs, au nombre desquels les historiens du Languedoc dénombrent Gaspard de Labarthe, Roger de Comminge, Bertrand, Jourdain de Lille, Gérard de Gourdon seigneur de Caraman, Bertrand de Montaigu, et son frère Gaillard Bertrand, et Guitard de Marmande, Étienne et Agravic de la Valète, Huc et Gérard de Lamothe, Bertrand de Pestillac, Gérard d'Amanieu, Pierre de Castelnauld (1).

(1) Don Vaissete, Histoire du Languedoc, page 416, année 1217.

Montfort accourut avec une armée de plus de cent mille hommes; mais le terme de ses jours était arrivé. Il trouva la mort sous les murailles de la ville; il fut tué d'un coup de pierre lancée par une machine : quelques-uns disent qu'une femme lui porta le coup mortel. Son trépas anéantit les espérances de sa famille; elle fut contrainte de se retirer et de lever le siège de Toulouse. Bientôt même Amaury, fils de Montfort, céda tous ses droits à Louis VIII, roi de France,

qui continua la guerre. Enfin un traité de paix vint mettre un terme à cette sanglante lutte. Raymond VII, qui avait succédé à son père, recouvra une grande partie de ses états ; et ayant marié sa fille Jeanne à Alphonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, il put faire le bonheur de ses sujets. Après la mort de Jeanne le comté de Toulouse passa à la couronne de France. Telle fut l'issue de cette guerre, où l'on s'arma moins pour punir les hérétiques que pour ruiner un prince dont

la grandeur devenait redoutable à ses voisins, et où le prétexte de venger la cause du ciel servit de voile aux ambitieux de la terre.

L'HERMITE

DE LA

TOMBE MYSTÉRIEUSE,

OU LE

FANTOME DU VIEUX CHATEAU.

CHAPITRE PREMIER.

L'Orage.

Accourez, ô Muses d'Occitanie! venez près de moi, soit en dansant au son du tambourin joyeux, soit en soupirant sur la harpe amoureuse une plaintive romance. Je veux chanter vos enfans; je veux rappeler ces époques heureuses, où se

forma la triple alliance des chansons, des combats et des douces tendresses; où la beauté inspirait à-la-fois et le guerrier qui volait à la victoire, et le ménestrel amant de ces triomphes aimables qui ne coûtent point de pleurs aux vaincus. Hélas! ils ont disparu, ces jours de gloire et de galanterie! Aujourd'hui l'amour désenchanté a perdu ses plus heureux charmes; il ne rougit plus, il a cessé de mériter le culte que lui avaient érigé nos sensibles ancêtres.....

O Muses! déroulez-moi le tableau des siècles passés; et vous, Troubadours, versez dans mon ame une partie de votre génie aimable. Tous mes souhaits seront comblés si je puis obtenir quelques fleurs de

votre couronne; et si jamais la beauté m'accorde un sourire, ô Troubadours! je vous le devrai.

Il était nuit; du côté du midi s'avançaient, poussées par l'autan impétueux, de noires nuées chargées de grêle et de foudres. Les arbres, violemment agités, s'entrechoquaient en gémissant; les champs, couverts d'épis dorés, étaient au moment de voir s'anéantir leur riche espérance; et, dans les longues galeries du fort château de Saint-Félix, on entendait des sifflemens qui portaient l'épouvante dans toutes les ames. Arembert, malgré sa bravoure, était lui-même en proie aux plus funestes terreurs. L'orage qui allait fondre sur sa ville lui rappelait vivement

celui que les passions avaient allumé dans son cœur. Arembert, au milieu de ses premiers vassaux, se promenait dans la grande salle d'audience de sa noble demeure. Tantôt, s'arrêtant immobile, il attachait ses regards sur les vitraux coloriés des fenêtres, il semblait chercher au travers à s'assurer des progrès de la tempête; tantôt, marchant à pas précipités, il semblait indiquer, par de brusques mouvemens, qu'il voulait peut-être éviter de désastreuses pensées. Malheureux Arembert! à quel prix as-tu acheté la pompe qui t'environne!

Cependant les nuages montaient à l'horizon, le tonnerre grondait avec force, et de fréquens éclairs, brillant sur les campagnes, por-

taient dans la salle une clarté fugitive, qui, pendant un instant, en illuminait l'étendue. Depuis plusieurs minutes Arembert avait couru s'asseoir sous le dais élevé, marque de sa puissance; il cachait sa tête dans ses mains; il ne parlait pas, mais on entendait de fréquens soupirs s'exhaler d'un sein que mille pénibles souvenirs oppressaient. Debout autour de lui, dans un respectueux silence, ses officiers le comtemplaient avec pitié, quand un éclat terrible de la foudre parut le réveiller, et le page qui se trouvait le plus près de lui crut entendre ces mots sortir de sa bouche : « Eh bien! que tardes-tu? « frappe donc, ciel vengeur ». Après quelques instans, Arembert, relevant avec fierté son front assom-

bri, demanda d'une voix altérée si le jeune Adémar était de retour dans le château.

« Non, sire baron, répondit Roberto, son homme de confiance, « le damoisel, sorti depuis la quatrième heure du jour, accompagné d'un écuyer pour toute suite, « n'a point reparu dans vos remparts ».

AREMBERT.

Pourquoi, lorsque la tempête gronde, reste-t-il éloigné?

ROBERTO.

Peut-être, surpris par l'orage, aura-t-il cherché un asyle dans la chaumière d'un vassal.

AREMBERT.

Dès qu'il paraîtra, qu'on n'ou-

blie pas de lui dire que je veux lui parler sans retard.

Roberto, quelle soirée! jamais l'air ne m'avait paru enflammé à ce point.

ROBERTO.

Vous devriez être, monseigneur, accoutumé aux orages; nos contrées depuis long-temps sont devenues leur arène.

AREMBERT.

Que l'homme est faible! je frémis malgré moi quand les éclats de la foudre m'annoncent sa chûte.

UNE VOIX *(se faisant entendre.)*

Arembert doit la redouter.

AREMBERT *(se levant avec précipitation et colère.)*

Quel insolent ose insulter son

maître ? Gardes, qu'on le cherche ; qu'on le saisisse, et qu'il soit précipité dans le souterrain de la grande tour.

Il dit ; on s'empresse d'exécuter ses ordres. Mais nul n'a parlé ; tous ceux qui sont dans la sale, dévorés par une épouvante inexprimable, ne savent que trembler et se taire.

AREMBERT.

Roberto ! Roberto !

ROBERTO.

Sire baron ?

AREMBERT.

Il est temps que ceci finisse ; je prétends connaître l'audacieux qui depuis tant d'années se joue de

moi. Que me veut-il ? que cherche-t-il ?

LA VOIX.

La vengeance !

AREMBERT, *(tous les officiers.)*

Encore !

Et le tonnerre de nouveau, tombant avec un fracas inexprimable, pénètre dans la salle, frappe l'écusson d'Arembert, le pulvérise, brise son armure, et, ressortant en colonne de feu, court s'ensevelir dans un arbre du jardin qu'il embrase.

La terreur, portée à son comble, devient générale. Chacun par un mouvement spontané pose un genoux à terre, et l'Éternel est l'ob-

jet de leur prière. Arembert n'a point partagé la dévotion générale : il est debout ; son œil ne roule point sous ses paupières ; sa bouche est entr'ouverte, et tout son corps reste dans une effrayante immobilité. Plusieurs momens s'écoulent ainsi ; enfin Arembert, revenant à lui, s'adresse à Roberto, et, d'une voix qu'il cherche à rendre tranquille, il lui commande d'aller avertir le pélerin, arrivé depuis deux heures, qu'il est prêt à lui accorder l'audience que celui-ci souhaite si vivement. Roberto, après s'être incliné, s'éloigne ; des valets viennent apporter des flambeaux de cire, ils les distribuent dans la salle ; pendant cette occupation ce pélerin, conduit par

Roberto, se présente; alors Arembert fait un signe, et tous se retirent, le laissant seul avec le nouveau venu.

ARÈMBERT.

Approchez-vous, homme de Dieu; venez, je suis disposé à écouter ce que vous pouvez avoir à me dire.

LE PÉLERIN.

Sire baron, ce n'est point pour moi que je viens vous parler; à Dieu ne plaise que j'occupe vos instans d'un objet de si peu d'importance.

AREMBERT.

Que souhaitez-vous donc?

LE PÉLERIN.

L'intérêt de l'église m'a seul conduit auprès de vous.

AREMBERT.

Expliquez-vous.

LE PÉLERIN.

Le puis-je en sûreté ?

AREMBERT.

Fiez-vous à ma foi.

LE PÉLERIN.

Je suis dorénavant tranquille. Une tempête politique est prête à fondre sur les contrées qui vous avoisinent ; loin de chasser de ses états les hérétiques, le comte Raymont de Toulouse leur prête un appui dont les suites ne peuvent être que bien funestes à la chré-

tienté. Les Albigeois lèvent leur tête impie, leur nombre s'accroît, ils menacent notre religion sainte; par-tout le cri du juste s'est fait entendre, par-tout on demande au Seigneur de mettre un terme à une abomination qui fait de Toulouse une seconde Babylone. Le cri du juste a été entendu; déjà de toutes parts d'ardens défenseurs de la foi arment leurs bras pour anéantir une race perverse; mais le succès ne couronnera point leurs efforts tant que les Raymond régneront dans le Languedoc; leur maison est, depuis long-temps, empestée en secret du venin de l'hérésie; Raymond VI accorde une protection marquée à ceux que Rome a condamnés; il faut

que, pour châtiment de son audace, il tombe avec ceux qui ont rendu sa perte nécessaire. Déjà tout est préparé pour cette tentative; les comtes de Bourgogne, de Nevers, de Montfort, ont pris les armes; déjà la cause de l'église est triomphante; Beziers, cette ville superbe, est tombée sous les armes des croisés, et ses murailles embrasées annoncent déjà le sort réservé aux ennemis du Seigneur.

AREMBERT.

Se peut-il? quoi! Beziers.....

LE PÉLERIN.

A disparu dans les cendres. Ses tours que la flamme dévore, ses habitans fugitifs, tout annonce que les Albigeois ne nous opposeront

qu'une impuissante résistance. Et vous que depuis long-temps le comte de Toulouse a méconnu, vous dont il n'a récompensé les services que par des ingratitudes, vous obstinerez-vous à vous ensevelir sous ses ruines, tandis qu'un sort prospère peut luire pour vous? Instruits de votre vaillance, les chefs des croisés prétendent vous conserver, augmenter même vos possessions ; vous refuserez-vous à leurs offres généreuses ? Vous piquerez-vous d'une fidélité qui ne peut que vous être préjudiciable ? Croyez-moi, hâtez-vous d'accepter les propositions que je suis chargé de vous faire.....

ARÉMBERT.

Mais le nom de traître.....

LE PÉLERIN.

L'êtes-vous en combattant pour la cause de Dieu?

AREMBERT.

Mon serment d'obéissance...

LE PÉLERIN.

Les hérétiques peuvent seuls vous le reprocher.

AREMBERT.

Quelle garantie me donne-t-on des promesses qu'on me fait?

LE PÉLERIN.

Venez vous-même en traiter avec les croisés: ils seront demain, avec l'aurore, aux portes de Carcassonne; ils vous parleront.

AREMBERT.

Raymond n'est-il point parmi eux ?

LE PÉLERIN.

Que vous importe un prince qui, avant peu, aura cessé de l'être ? Sire Arembert, voulez-vous me permettre de vous parler en toute confiance ?

AREMBERT.

Je vous en supplie.

LE PÉLERIN.

Votre nom est venu jusqu'à moi, ainsi que la renommée des peines secrètes qui déchirent votre cœur.

AREMBERT (*malgré lui.*)

Serait-il possible ?

LE PÉLERIN.

Quelle que soit la cause de vos chagrins, il dépend de vous d'y mettre un terme. Jettez-vous dans les bras de l'église, embrassez sa défense; elle vous protégera, elle vous pardonnera, elle peut sanctionner tout ce que les hommes peuvent faire; et ce que les hommes ne feraient point, elle vous assurera la paix de votre conscience.

AREMBERT.

Si je le croyais!

LE PÉLERIN.

Je vous l'assure.

LA VOIX.

Non: il est des forfaits dont le ciel s'est réservé le pardon; ses

ministres n'ont point le pouvoir de les délier.

LE PÉLÉRIN.

Grand Dieu!

AREMBERT.

Vous l'entendez, cette voix qui me poursuit sans cesse, qui m'accable à toute heure, et qui, lorsque je me livre au sommeil, me réveille en me prodiguant les menaces. Que dis-je, le sommeil? il n'en est point pour moi; si la fatigue appesantit mes yeux, soudain, mon imagination me retrace...... non, elle ne peut rien me retracer!

A ces mots Arembert se tait; un coup de tonnerre éloigné se fait entendre: ainsi murmure sourdement la conscience du baron de Saint-

Félix. Malgré sa piété apparente, le pélerin était lui-même saisi de frayeur; il s'appuyait sur son bâton; sa tête penchait vers la terre, et il semblait réfléchir. Enfin, après quelque temps de silence:

LE PÉLERIN

(s'adressant à Arembert.)

Me donnez-vous une réponse, sire baron ?

AREMBERT.

Je prétends la porter moi-même.

Le pélerin, alors s'inclinant, se préparait à se retirer quand un page ouvrant la porte de la salle annonça le jeune Adémar. Celui-ci entra lentement; son air était sombre, et, loin de courir vers le baron, pour lui baiser la main ainsi

qu'il en avait l'usage, il se contenta de le saluer respectueusement. Arembert, trop fortement ému pour faire quelque attention à la nouvelle conduite du damoisel, lui demanda en quel lieu il avait passé les heures de l'orage.

ADÉMAR.

Non loin de votre château s'élève la forêt immense de Caillavel : dans un des carrefours de ce bois, l'hermite Étienne a établi sa demeure, auprès d'un tombeau qu'il semble soigneusement garder. C'est là que j'ai cherché un refuge contre les eaux du ciel, qui tombaient par torrent.

LE PÉLERIN.

L'hermite Étienne ! il me semble

que le légat Milon m'a ordonné de visiter sa modeste demeure.

AREMBERT.

Je ne sais s'il vous sera facile de pénétrer jusqu'à lui; rarement on l'approche, et son hermitage semble gardé par des êtres d'une essence supérieure. Cependant il s'est établi dans mes domaines: un soir, je voulus entrer dans son habitation, mais une vue qui me trouble encore au moment où je vous parle, me contraignit à reculer malgré moi; depuis ce moment je n'ai plus cherché à me rapprocher d'un être bizarre, qui se plait à s'environner de prestiges et de mystères.

LE PÉLERIN.

On dit son influence toute-puissante sur les peuples de ces contrées.

AREMBERT.

Seul il a préservé mes vassaux du poison de l'hérésie, qui a fait d'immenses progrès dans les environs. Mais, Adémar, allez vous préparer à me suivre.

ADÉMAR (*pâlissant*).

Vous partez?

AREMBERT.

L'intérêt de ma baronnie exige que je me rende promptement à Carcassonne.

ADÉMAR.

Je comptais obtenir de vous la

permission de me rendre demain à Toulouse.

ARÉMBERT.

Quel dessein peut vous y conduire ?

ADÉMAR (*hésitant*).

J'y vais pour satisfaire aux desseins du saint hermite Étienne.

AREMBERT.

A-t-il mis aussi vîte sa confiance entre vos mains ?

ADÉMAR.

C'est au moins un secret dont je suis dépositaire.

LE PÉLERIN.

Monseigneur Arembert, laissez

le noble Adémar exécuter ce qu'il a promis au vénérable Étienne : peut-être dépêche-t-il ce preux chevalier vers l'évêque Foulques, dont le zèle pour la bonne cause est connu.

Adémar s'inclina sans répondre, quoique le coup-d'œil du pélerin semblât l'y inviter. Il s'adressa au baron de Saint-Félix, et, d'une voix timide, il lui demanda s'il voulait lui permettre de tenir la promesse qu'il avait faite. « Oui, « lui répondit Arembert, vous « pouvez partir dès demain ; ayez « le soin de ne point prolonger « votre absence, et de revenir « quand vous le pourrez dans mon « château, où vous exécuterez « mes ordres s'ils vous y avaient

« devancé, ou tout au moins vous
« les attendrez ».

Il dit; Adémar le salue, et se retire suivi du pélerin, tandis que le baron, que ses écuyers précèdent, passe dans ses appartemens.

CHAPITRE II.

L'Hermite.

PAR un secret pressentiment, Adémar n'avait point voulu instruire Arembert de la cause qui devait, le jour suivant, le conduire dans la capitale des états de Raymond. Levé avec l'aurore, Adémar, guidé par son amour pour la chasse, avait quitté le château de Saint-Félix dans l'intention de parcourir le bois de Caillavel, retraite des bêtes fauves et du gibier moins redoutable à combattre. Suivi d'Aubin, son premier écuyer, il avait hâté la marche de son des-

trier, et depuis quelque temps il était dans la vaste forêt lorsque le soleil monta sur l'horizon; alors, fatigué d'une course pénible, il mit pied à terre, et s'approchant d'un ruisseau qui donnait de la fraîcheur aux chênes altiers, et, en contemplant l'onde fugitive, il chanta une romance que naguère avait composé le célèbre troubadour Pierre Vidal.

FLEUR DU PRINTEMPS,

ROMANCE (1).

Fleur du printemps brillait à son aurore;
Pour les plaisirs elle reçut le jour:
Son frais bouton s'entr'ouvre et se colore
Au souffle pur de Zéphyre et d'Amour.

---

(1) Musique de Momigni.

Fleur du printemps, de sa beauté charmée ;
Au papillon prodigue ses attraits.
Elle est heureuse, elle se croit aimée !
Transports d'amour font taire les regrets.

Fleur du printemps, sur sa tige affaissée ;
Cède aux rigueurs de l'aquilon mutin.
Plus de bonheur, sa jeunesse est passée :
Le soir détruit les rêves du matin !

Pendant qu'Adémar chantait, un hermite, attiré par sa voix mélodieuse, était sorti de l'épaisseur de la forêt, et s'approcha pour l'écouter. Cet hermite se nommait Étienne; depuis long-temps il avait paru dans ces contrées comme un de ces êtres supérieurs qui descendent quelquefois de sphères éthérées, pour faire le bonheur de la partie du globe sur laquelle ils ont jeté un regard compatissant. On ignorait en quel lieu Étienne

avait pris naissance : on ne pouvait rien dire de certain lorsqu'on parlait de lui, et les paysans l'appelaient l'*hermite du tombeau.* Ce nom provenait d'un vaste mausolée de marbre noir qui s'élevait à côté de son hermitage ; ce tombeau, sans inscription, était placé sur quatre marches de marbre blanc, sa forme était pyramidale : au milieu d'une de ses faces, s'ouvrait une porte de bronze qui n'avait point de serrure ; une épée, fichée dans deux rainures, en faisait toute la défense ; mais ce simple rempart était mille fois plus difficile à surmonter que les hauts crénaux des villes guerrières ; nul homme n'eût osé concevoir l'idée d'approcher d'un lieu que le vul-

gaire croyait destiné à de profonds mystères et gardé par des puissances invisibles ; il n'était point de récits merveilleux auquel ne prêtât l'hermite Étienne. Ici on prétendait que des flammes éclatantes gardaient la nuit les approches de sa demeure ; là, on assurait que, lorsque le char des ténèbres était descendu des montagnes noires, on l'avait vu lui-même, revêtu d'un costume bizarre, franchissant les airs porté sur des nuages lumineux ; tantôt sa voix avait retenu dans la nue la grêle prête à s'en échapper, tantôt il avait appelé la foudre obéissante sur un brigand tout prêt à accabler un infortuné. La vie retirée du père Étienne fournissait des alimens à l'avide

curiosité des villageois ; rarement on pouvait parvenir à lui parler, plus rarement encore était-on introduit dans l'enceinte de son hermitage ; mais chaque fois qu'il s'en éloignait ce n'était que pour faire le bien ; jamais il n'était revenu de ses incursions sans rapporter avec lui les bénédictions des malheureux. S'il y avait de nombreuses difficultés à parvenir jusqu'à lui, il y en avait de plus grandes encore à contempler son visage ; nul ne pouvait se vanter de l'avoir entrevu, tant l'hermite se montrait soigneux à le cacher ; un vaste capuchon le couvrait sans cesse, et ce n'était que par intervalle qu'on voyait quelquefois briller deux yeux étincelans. La taille d'Étienne

surpassait celle des hommes les plus grands, il avait six pieds et quelques pouces de hauteur; soit qu'il fût ainsi formé, soit que son costume ou les bottines qu'il portait élevassent beaucoup sa stature démesurée. Il tenait dans les mains un bâton noir et noueux sur lequel il s'appuyait; sa barbe noire tombait par ondes sur sa poitrine, et une longue robe rouge enveloppait tout son corps. Ce fut dans cet appareil qu'il se présenta devant Adémar. Celui-ci, surpris de son apparition, hésita un instant à savoir s'il ne le prendrait point pour une vision; mais se rappelant l'hermite Étienne, il ne douta pas que ce ne fût lui. Si l'hermite avait étonné Adémar, Adémar

avait intéressé l'hermite. Peu de chevaliers possédaient les charmes de l'aimable damoisel : on éprouvait en le voyant un besoin de l'aimer. Ses cheveux noirs, bouclés par la nature, tombaient sur ses épaules et se jouaient à l'entour de ses yeux, qui parfois brillaient des feux du courage, et parfois étalaient une attrayante mélancolie. Rien n'égalait le sourire d'Adémar; tour-à-tour fier ou gracieux, il exprimait la bravoure ou la tendresse. Né avec une ame de feu, le pupille du baron de Saint-Félix idolâtrait le sexe aimable que le ciel a créé pour notre bonheur; rien devant lui n'égalait une femme, il la voyait à l'égal des anges; Adémar eût fait tout pour elle, sa

vaillance devait la protéger, son esprit devait la séduire. Lorsqu'il eut vu que l'hermite, loin de le fuir, s'avançait, il se prosterna, et, prêt à lui demander sa bénédiction, il lui parla en ces termes :

ADÉMAR.

Père, imposez vos mains sur un chevalier.

L'HERMITE.

Relevez-vous, monseigneur : une telle posture ne sied pas à un haut baron devant un pauvre religieux.

ADÉMAR.

Ainsi la jeunesse doit en agir pour se faire respecter à son tour,

quand l'âge aura courbé son front superbe.

L'HERMITE.

Chevalier, ces paroles me charment. D'où peut venir tant de sagesse unie à tant de beauté?

ADÉMAR.

Élevé par le baron de Saint-Félix...

L'HERMITE.

Ce ne sont point les leçons qu'il peut vous donner.

ADÉMAR.

Je ne pense pas que vous ayez à vous plaindre de lui?

L'HERMITE

(sans répondre à cette question).

Oserai-je vous demander l'his-

toire de votre vie? Ma demande peut vous étonner; mais vos traits me rappellent des souvenirs.

ADÉMAR.

Homme de Dieu, je n'ai rien à vous cacher.

Il dit; et tous deux, s'asseyant sur un arbre que la hache du bûcheron a renversé, s'apprêtent l'un à instruire, l'autre à écouter avec une avide attention.

A quelques lieues de la patrie antique des Tectosages s'élève sur une haute colline la ville de Saint-Félix, dominant sur toutes les contrées voisines. Cette cité est fière de sa position et du pouvoir du baron dont elle forme l'apanage;

son suzerain n'est plus aux jours de son printemps, dans l'été de sa vie il paraît insensible à cette tranquillité, parure de l'homme, dont les souvenirs ne sont point amers: Arembert depuis long-temps ne connaît plus le calme du repos, il faut que sans-cesse l'agitation de son corps étourdisse un cœur qui craint de réfléchir. A quarante ans le sombre Arembert n'a point encore ressenti les plaisirs de l'amour; toujours volant où gronde la guerre il semble s'être refusé à un sentiment qui embellit l'existence; il recherche les combats avec avidité, et, redoutable par sa bravoure, le comte de Toulouse voit en lui l'un de ses plus fermes soutiens. Arembert depuis dix-sept ans pos-

sède la baronnie qui lui fut transmise par ses ancêtres; son père, le noble Amanieu, fut trouvé mort dans son lit, sans que rien eût pu faire présumer ce trépas sinistre. Après la perte de ce seigneur bienfaisant la baronnie appartenait au frère d'Arembert, qui avait sur ce dernier les droits incontestables de la naissance. Bérenger succéda à son père; mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés que le pieux desir d'aller délivrer la tombe sainte l'entraîna vers les champs de l'Idumée : ce fut pour son malheur. Il s'était embarqué à Marseille; depuis lors on n'eut plus de ses nouvelles, et ce ne fut qu'au bout de quelques années qu'on eut la certitude qu'il avait péri victime de la

rage des flots. Arembert, ayant vu en un terme aussi court disparaître toute sa famille, demeura un long espace de temps plongé dans une profonde mélancolie. Il fuyait la présence de ses vassaux; ses amis les plus chers n'avaient point eux-mêmes le droit de pénétrer dans la solitude qu'il s'était choisie. Non loin de Saint-Félix il avait fait bâtir un château dans lequel il allait se livrer à sa morosité; mais quelquefois, franchissant les appartemens qui le séparaient de ses gardes, il accourait poussant d'horribles cris, et baigné d'une sueur glacée qui portait le frisson dans son corps affaibli. Dans ces momens Arembert ne respirait plus que la guerre; il courait faire des incursions sur

le domaine des seigneurs dont il croyait avoir à se plaindre; il combattait sans pitié, et presque toujours la victoire souronnait ses audacieuses entrepreprises : de retour dans ses possessions, il appelait autour de lui ses amis et les troubadours. Des fêtes brillantes s'exécutaient; les plaisirs, pour quelque temps, troublaient le profond silence des voûtes du château de Saint-Félix, mais bientôt de nouvelles douleurs venaient assiéger le cœur d'Arembert, et les combats ne tardaient point à recommencer. Un jour que, tranquille dans la nouvelle demeure qu'il s'était élevée sur les hauteurs de Saint-Julia, il paraissait moins malheureux, un

écuyer se présente à ses yeux : son armure est couverte de poussière, sa voix tremble, il paraît vivement ému. Arembert, surpris, se hâte de l'interroger.

AREMBERT (*avec fierté*).

Vassal, quel est ton nom, que me veux-tu, et comment oses-tu paraître devant le baron de Saint-Félix sans lui avoir été annoncé par ses pages?

L'ÉCUYER.

Ah, sire Arembert! pardonnez ma négligence en faveur du chagrin qui me dévore : j'ai perdu mon maître ; votre ami, en un mot, le seigneur de Saint-Pons n'est plus.

AREMBERT,

(se levant précipitamment).

Malheureux! que viens-tu me dire? Quel est l'audacieux qui a osé attaquer celui que je chérissais à l'égal de moi-même? Parle; en me le nommant tu assures la vengeance de ton maître et la punition de son assassin.

L'ÉCUYER.

Hélas, sire baron! celui qui a fait périr mon souverain est sûr, par sa puissance, de l'impunité.

AREMBERT.

Nomme-le, te dis-je; et, quel qu'il soit, fût-ce le puissant comte de Toulouse lui-même, je ne balancerai pas à le défier.

L'ÉCUYER.

Non, sire baron; le noble Raymond est trop grand pour attaquer en lâche : la perfidie est inconnue dans cette antique famille.

AREMBERT.

Laisse là son éloge, et parle-moi de mon ami.

L'ÉCUYER.

Eh bien! son meurtrier est le vicomte de Carcassonne.

AREMBERT.

Tremble, audacieux guerrier! ta perte est assurée. Hola! gardes, que sur-le-champ le cor sonne; que le beffroi se fasse entendre de la cime des créneaux; qu'on appelle mes gendarmes; que mon étendard

soit déployé. Pages, préparez mon armure.

Ainsi s'exprime l'impétueux chevalier; il frémit d'impatience, il appelle la vengeance à grands cris, ou plutôt il est heureux d'avoir pu trouver un prétexte qui fournisse un droit apparent à la nouvelle guerre qu'il brûle d'entreprendre. Cependant ses ordres s'exécutent; les campagnes voisines ont rassemblé leurs soldats. Montgeai envoie vingt archers, vingt cavaliers et soixante lanciers; Auriac fournit au suzerain une troupe de deux cents hommes; Roumens, Cadenac, Graissens, en envoient autant; un nombre deux fois semblable se rassemble dans les vallons et sur les hauteurs de Saint-Paulet,

Mourville, le Vaux, Balègue, Belesta, et ces corps divers se réunissant aux troupes qui veillent dans Saint-Félix, forment une armée de près de deux mille hommes. Ce fut avec ce détachement que le fier baron, renforcé des troupes de son ami, le sire de Saint-Pons, marcha contre le vicomte Roger Trencavel. Hugues de Saint-Pons, ami d'Arembert, joignait à une bravoure peu commune une férocité sans exemple ; les courses que même en temps de paix il ne cessait de faire contre les vassaux du vicomte Roger avaient lassé la patience de ce prince : il s'était mis à la tête de ses troupes, et, ayant attiré Hugues dans une embuscade, il le fit massacrer sans pitié. Con-

naissant quelle amitié liait son ennemi avec le baron Arembert, il ne douta nullement que celui-ci voulût chercher à venger sa mort, et, loin de mépriser un pareil adversaire, il ne congédia point ses escadrons, et se tint prêt à combattre.

A peine quatre jours s'étaient-ils écoulés, et l'aurore ouvrait-elle les portes du radieux orient, que le nain placé constamment à la cime du donjon de la tour principale de Carcassonne se hâta de donner le signal de l'alarme. Il avait aperçu les soldats d'Arembert descendant avec rapidité les coteaux qui forment la ceinture de l'horizòn. Trencaval, s'élançant de sa couche, revêt précipitamment ses armes, donne

ses ordres, et envoie deux héraults, porteurs des paroles pacifiques. Arembert, entendant les cloches qui sonnaient le tocsin, voyant les remparts se couvrir d'archers, ne pensa plus à surprendre son adversaire. Il fit arrêter sa troupe, et, voulant lui laisser prendre quelques heures de repos, il commanda de dresser les tentes. Pendant qu'il se livrait à ce soin, on vit les ponts-levis s'abaisser; deux héraults, ayant leurs tuniques blasonnées des émaux de Roger, s'avancèrent, tenant entre leurs mains les bâtons, marque de leur mission. Arembert ordonna qu'on les conduisît vers lui; ils le saluèrent en ôtant leur chaperon fourré, et le plus ancien lui parla en ces termes:

LE HÉRAULT.

Sire Arembert, baron de Saint-Félix, que voulez-vous entreprendre ? la paix n'est-elle point proclamée entre Raymond de Toulouse et Roger de Carcassonne ? un vassal peut-il commencer la guerre à sa volonté, n'a t-il pas besoin de l'assistance de son prince suzerain ? Que prétend votre ambition ? pour quelle cause venez-vous attaquer mon vicomté sans préalable déclaration ? vos hérauts n'ont point paru dans Carcassonne, et nous n'avons appris que nous étions vos ennemis que lorsque vos guidons ont paru à la vue de nos remparts.

AREMBERT.

Hérault au titre de Carcassonne,

il lui sied bien à votre vicomte de me parler de la trève qu'il a conclue avec mon souverain féodal, lui qui l'a rompue toutes les fois qu'il a pensé qu'elle ne pouvait plus lui être convenable, lui qui excite toujours les princes de Narbonne, de Foix, de Montpellier et de Nismes à s'armer contre la maison de Toulouse. Hérault, croyez-moi, ce n'est pas aux Trencavels à parler de la foi qu'ils ont jurée; vous me demandez pour quelle cause j'arme mes vassaux? c'est pour la vengeance la plus juste, pour punir le meurtrier de mon ami et pour ravager les terres du vicomte orgueilleux. Hérault, portez-lui ma réponse, et acceptez ceci comme une marque de mon estime pour la fonc-

tion auguste dont vous êtes revêtu.

Il dit; sortant de son doigt un riche saphir, qui lui fut donné autrefois par le duc d'Aquitaine, il contraint le hérault à l'accepter; il fait remettre au second une bourse d'or et les renvoie avec des paroles de guerre. Trencavel n'avait nullement espéré un succès heureux de la tentative qu'il venait de faire, mais voulait mettre de son côté les formes de la justice et prévenir le comte de Toulouse contre le baron de Saint-Félix; celui-ci, ne se doutant point de la ruse, ne vit dans la démarche du vicomte de Carcassonne qu'une preuve de sa faiblesse; il crut que la victoire était pour lui, et, sans plus attendre, il fit sonner la charge.

CHAPITRE III.

La dame et le Troubadour.

Trencaval, trop courageux pour s'enfermer dans les murailles lorsqu'il pouvait combatre son ennemi dans la plaine, avait fait descendre ses troupes des remparts sur les bords de l'Aude rapide, et se préparait à disputer à son rival le passage de la rivière; loin d'être arrêté par cet obstacle, le fougueux Arembert, après avoir brièvement harangué ses soldats, poussa son cheval dans l'eau et se mit à la nage, portant son épée d'une main et sa banière de l'autre,

sur laquelle était peinte une cloche d'argent en champ d'azur, armes de sa baronnie. La taille colossale d'Arembert, son casque riche et entouré du cercle de baron, les ornemens qui couvraient sa cuirasse et son destrier, tout annonçait dans lui le chef des assaillans. Trencaval, surpris de son audace, appelant à lui ses gendarmes, courut à sa rencontre, dans l'espérance de le renverser dans le fleuve; mais il n'était point facile de vaincre Arembert. Ce superbe guerrier, impatient de se signaler, atteint et abat du premier coup le chevalier Léonard, qui voyait sous ses lois la ville de Penautier; quatre autres guerriers partagent son sort: les troupes carcassonnaises, frappées

d'étonnement, reculent, et, par ce mouvement, donnent aux soldats d'Arembert le temps de sortir de l'Aude qui les baigne et de s'élancer sur les bords; vainement Trencaval veut rallier ses escadrons, son courage altier est lui-même contraint de céder, mais sa retraite n'est point une fuite; il se retire en combattant, et, repassant le pont-levis, il entre dans la ville honteux d'avoir reculé. Arembert, enivré de ce premier succès, voudrait faire davantage; son espérance prétend à s'emparer de Carcassonne : mais il était plus aisé de défaire quelques escadrons en plate campagne que d'escalader des murailles défendues par leur position ainsi que par le courage de leurs habitans. Tandis

qu'Arembert cherchait dans sa tête quelques moyens pour venir à bout du dessein qu'il méditait, la nuit voila les cieux. Il s'était retiré dans sa tente quand l'écuyer qui était venu lui annoncer la mort de son ami demanda à être introduit auprès de lui : « Seigneur, lui dit-il « en l'abordant, il se présente de « grandes difficulés à forcer Tren- « caval dans ses remparts; son ar- « mée est nombreuse, ses vassaux « ne peuvent tarder à lui envoyer « de puissans secours; peut-être « même que le comte de Toulouse, « devenu son beau-frère, ne vou- « dra point souffrir votre géné- « reuse entreprise. Je vous offre « une façon plus prompte d'assu- « rer votre vengeance : la vicom-

« tesse de Carcassonne est avec son
« fils dans le château de Lezignan,
« il est impossible d'imaginer qu'on
« veuille tenter une attaqne de ce
« côté. Exécutez ce que vos en-
« nemis ne sauraient prévoir. A la
« tête de votre gendarmerie, par-
« tez sans retard; le jour ne luira
« point encore que vous serez déjà
« au lieu vers lequel vous vous di-
« rigerez : attaquez-les brusque-
« ment, saisissez la vicomtesse et son
« fils, remenez-les dans vos do-
« maines, et ne brisez leurs fers
« qu'après vous être fait accorder
« une rançon qui vous imdemnise
« de toutes vos dépenses ». Le dis-
cours de l'écuyer fit une forte im-
pression sur Arembert, qui, ne
doutant point de la réussite de cette

entreprise, s'empressa de la mettre en exécution. A la tête de quatre cents gendarmes, il partit promptement; on était hors d'état de pouvoir se défendre au château de Lezignan; à peine quelques arbalêtriers étaient-ils placés en sentinelles sur les tourelles et les creneaux; on les attaqua avec tant de célérité que la princesse n'apprit l'arrivée des assiégeans que lorsqu'ils parurent dans son appartement. Elle venait de se lever pour aller dans la chapelle seigneuriale offrir à Dieu le tribut de ses prières. Je vous laisse à penser, vénérable hermite, quel fut son désespoir lorsqu'elle se vit dans les mains des ennemis de son époux. « Madame, « lui dit impérieusement Arem-

« bert, il faut me suivre sans ré-
« sistance ; vous êtes ma prison-
« nière, et le sort des armes vous
« a mise en mon pouvoir ». La princesse voulut lui faire quelques représentations ; elles furent sans succès : Arembert était trop joyeux de la réussite de sa tentative. Il emmena avec lui non-seulement le jeune Roger Trencavel et sa mère, mais encore deux enfans qui depuis les premières années de leur âge avaient été les compagnons du fils du vicomte ; le premier se nommait Odon, le second était moi.

L'HERMITE (*interrompant le récit.*)

Vous ? grand Dieu ! se pourrait-il que vous fussiez Adémar ?

ADÉMAR.

Vous avez prononcé mon nom.

L'HERMITE.

Mon fils,.... oui, chevalier, il m'est permis de vous donner ce doux mom. *(avec un soupir)* J'ai bien connu votre père.

ADÉMAR.

Que me dites-vous? ma naissance ne vous serait-elle pas ignorée? Hélas! jusqu'à ce jour, je m'étais cru un être malheureux, abandonné dès mon enfance, peut-être issu du sang le plus vil.

L'HERMITE.

Non, vous ne devez point le jour à un obscur vassal. Que votre

tête se lève avec fiérté : ceux qui vous mirent dans ce monde agité ne surent jamais que commander à leurs semblables.

ADÉMAR.

Vous obstinez-vous à me taire leur nom, leur rang?

L'HERMITE.

Il m'est impossible de vous satisfaire sur ce point.

ADÉMAR.

Ma mère vit-elle encore?

L'HERMITE

(poussant un profond soupir.)

Elle a fini sa carrière; elle ne souffre plus.

ADÉMAR.

O douleur ! quoi, je ne pourrais plus recevoir ses embrassemens ! mon père au moins me reste-t-il ?

L'HERMITE.

La nuit de la tombe enveloppe sa destinée.

ADÉMAR.

Ainsi je n'apprends leur existence que pour pleurer leur perte ; pour quelle cause vous refuserez-vous à satisfaire ma juste curiosité ?

L'HERMITE.

L'heure des révélations n'est point encore arrivée.

ADÉMAR.

Puisse-t-elle ne point tarder à sonner !

L'HERMITE.

Poursuivez, de grace, votre récit et dites-moi comment vous êtes resté au pouvoir d'un .... d'Arembert.

ADÉMAR.

Le baron de Saint-Félix, fier de sa conquête, entraînait la vicomtesse, quand au détour d'un bois une troupe nombreuse lui barra le passage; c'était les soldats du vicomte de Carcassonne, qui, instruits par un perfide de la marche d'Arembert, l'attendaient au retour. Arembert, désespéré de ce nouveau

contre-temps, employa tout son courage pour les vaincre. Ce fut sans succès; le nombre de ses ennemis augmentait à chaque instant tandis que ses gendarmes mordaient la poussière; il fallait enfin qu'il songeât à effectuer sa retraite : il ne voulait point s'éloigner sans laisser au moins une marque de sa vengeance. Trompé par la richesse de mon vêtement, il crut voir en moi le fils de Roger; il s'empressa de me saisir, et, fendant avec rapidité les phalanges de ses adversaires, il parvint à se sauver suivi de quelques cavaliers, ranimés par son courage. Tel fut le résultat de son entreprise; il y fut en danger de sa vie; il y perdit l'élite de ses soldats, et, depuis lors, il conserva

dans son cœur une forte haîne contre le vicomte de Carcassonne. Celui-ci, pour plaire sans doute à son épouse, qui paraissait attacher un grand prix à m'avoir auprès d'elle, sollicita long-temps le baron Arembert de me remettre en sa possession. Il fit offrir une rançon considérable : elle fut refusée ; Arembert ne voulut point se dessaisir de sa proie. Je fus élevé par lui avec le plus grand soin ; il me fit apprendre tout ce que doit savoir un chevalier, et, dès que j'eus atteint l'âge requis, je fus admis dans cette noble société que le roi Arthus imagina pour le bonheur de la terre. Je ne pensais pas alors que mon origine fût aussi illustre que vous voulez me le faire entendre.

L'HERMITE.

Noble chevalier, votre récit m'a vivement intéressé : je sens avec plaisir que mon amitié doit suivre l'estime que je vous porte déjà. Il est donc vrai qu'Arembert possède encore quelque ombre de vertu? Mais depuis le temps où la raison a pu vous éclairer de son flambeau, avez-vous appris à le connaître?

ADÉMAR.

Je vous l'ai déjà dit : il me semble qu'un chagrin secret le déchire. On le voit souvent nous cacher des larmes qui s'échappent malgré lui ; la nuit il se lève de sa couche, et, poussant des cris lamentables, il parcourt les salles de son château

comme s'il était poursuivi par une apparition sinistre et menaçante.

L'HERMITE.

Adémar, il est un Dieu rémunérateur qui veille sans cesse aux récompenses qu'il a promises à la vertu, comme aux châtimens qu'il doit au vice. Je ne puis vous en dire plus ; mais un temps viendra où vous pourrez percer les mystères qui couvrent mon existence. Cependant, jeune homme, si la conversation d'un vieillard tel que moi ne vous paraît point fatigante, venez quelquefois à l'hermitage du tombeau ; je vous accueillierai toujours avec plaisir, avec tendresse même ; mais n'y paraissez point après l'instant où le soleil aura plongé dans

l'océan sa couronne étincelante; alors les ténèbres m'environnent, alors j'adore le Créateur, et malheur à celui qui chercherait à s'introduire dans un lieu que garde l'ange de la mort!

L'hermite, à ces mots, se levant, fait un signe d'amitié à Adémar, et s'éloigne sans attendre sa réponse, laissant le jeune chevalier plus qu'étonné de sa rencontre ainsi que de ses bizarres discours.

« Que veut-il dire? se disait-il « à lui-même. Quoi! je formerais « des soupçons sur la loyauté « du baron, parce qu'un homme « que je ne connais pas ose l'accu- « ser devant moi? Quel est-il, ce « mystérieux hermite, et d'où con- « naît-il ma famille? Pourquoi se

« plaît-il à me taire ce que j'ai tant « d'intérêt à savoir? Ne serait-ce « pas un de ces fourbes adroits? « Non; rien dans l'hermite n'an« nonce le mortel trompeur : il pa« raît trop grand pour être cou« pable; j'ai peine à croire que le « mensonge empoisonne ses dis« cours. Mais quel est son but en « piquant ainsi ma curiosité? Peut« être veut-il... » Un cri perçant qui se fit entendre attira l'attention d'Adémar en suspendant le cours de ses réflexions. Un second cri parvient à son oreille : sans plus attendre, le chevalier tire son épée, et, suivi de son écuyer, il court du côté vers lequel le bruit semblait s'élever. Il avait dépassé un taillis épais, lorsqu'en entrant dans une

clairière du bois, il aperçut deux écuyers, aux mains avec sept brigands, dont un avait déjà saisi une damoiselle à la haute stature, au regard fier et majestueux. Pareil à la rapidité de l'aigle, Adémar s'élance sur les agresseurs, et le premier coup de son glaive tranche la tête à l'assassin placé le plus près de lui; il enfonce la pointe de son épée dans la poitrine du second: son varlet en frappe un troisième; les autres, épouvantés, s'enfuient en abandonnant leur proie. Le galant Adémar, vainqueur, se rend aux pieds de la beauté qu'il a sauvée, et, mettant un genou en terre, « Dame! dit-il, que puis-je faire « encore pour votre service »? L'inconnue, remplaçant par une

éclatante rougeur la pâleur qui couvrait son visage, lui répondit en ces termes : « Sire chevalier, vous êtes digne de votre titre ».

ADÉMAR.

Ne m'a-t-on pas recommandé, en me donnant l'accolade, la crainte de Dieu, le respect pour mon prince et l'amour pour les dames?

L'INCONNUE.

Vous êtes Français, chevalier?

ADÉMAR.

J'en tire gloire, noble damoiselle.

Tout en causant ainsi, le brave Adémar faisait à part soi les réflexions suivantes, et se félicitait

qu'une si belle personne ne fût point tombée dans les mains des brigands. Il se demandait tout bas quel trouble inconnu s'élevait dans son cœur; il ignorait encore que l'amour, quelquefois lent à naître, s'enflamme souvent avec la rapidité de l'étincelle qui s'embrase par le choc de deux cailloux; il contemplait, avec une respectueuse admiration, la femme qui doit désormais commander en souveraine à son ame. La magnificence des vêtemens de cette jeune personne, le long voile qui descend jusqu'à terre, la fierté de son sourire, les deux écuyers qui la suivent, les trois femmes qui l'escortent, annoncent que son rang est le premier de tous. Adémar intimidé

lui demande en balbutiant si elle croit que sa présence lui puisse être utile.

Chevalier, lui dit-elle, je ne dois être pas loin du but de ma course; si vous pouviez me l'indiquer vous acheveriez d'acquérir de justes droits à ma reconnaissance : je me rends auprès de l'hermite du tombeau.

ADÉMAR.

Se peut-il, madame, que ce respectable religieux soit assez heureux pour vous attirer?

L'INCONNUE.

Le connaîtriez-vous ?

ADÉMAR.

Absent depuis long-temps de ces

contrées, ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai pu le rencontrer ; il m'a traité avec une distinction marquée, et j'avoue que ses discours m'ont donné le desir de converser plus long-temps avec lui.

L'INCONNUE.

Mon libérateur peut être certain que le père hermite le verra toujours avec plaisir. Veuillez me conduire vers lui, et je lui parlerai de tout ce que je vous dois.

A ces mots Adémar, sautant légèrement sur son coursier, qu'Aubin lui a conduit, se place auprès de l'étrangère, en portant sa toque à la main ; il chevauche ainsi à côté d'elle pour parvenir à l'hermitage. Du lieu où ils se trouvaient il était

nécessaire de traverser un vallon assez profond; au bas coulait le ruisseau sur les bords duquel Adémar s'était naguère reposé : ils suivirent donc cette marche, et, après quelques minutes de course, les arbres, en s'élargissant, laissèrent apercevoir aux voyageurs l'hermitage du tombeau. Ayant entendu le pas des destriers, l'hermite s'approcha de la simple barrière qui closait sa demeure; il l'ouvrit, et, ayant regardé la belle inconnue, il se précipita à ses genoux. « Relevez-vous, « mon père, lui dit-elle; pareille « position ne vous convient pas ».

L'HERMITE.

O fille de mon souverain! n'est-ce point la posture en laquelle doit

être un modeste hermite devant la noble Aliénor, qui reçut le jour de Raymond VI, comte de Toulouse ?

En entendant prononcer le nom imposant d'Aliénor, Adémar sentit son cœur se resserrer, et ce fut avec peine qu'il imita l'hermite. Celui-ci demanda quel évènement le ramenait aussitôt auprès de lui. Aliénor, prenant la parole, raconta à l'hermite ce qu'Adémar avait fait pour elle. Le vieillard, écoutant un pareil récit, éleva ses mains au ciel, et s'écria comme malgré lui : « O « mon Dieu ! je te remercie ; il est « digne de sa famille ». Adémar se précipita sur les mains de l'hermite. « De grace, lui dit-il, apprenez-moi « ce que vous voulez me taire ; que

« je sache le nom de mes parens ».

L'HERMITE.

Ne vous l'ai-je pas déjà dit? il n'est pas encore temps de m'expliquer.

ALIÉNOR.

Un mystère couvrirait-il la naissance de ce valeureux chevalier?

L'HERMITE.

Il doit frémir lorsqu'il apprendra à se connaître.

ADÉMAR.

Que me dites-vous?

L'HERMITE.

Plus que je n'eusse dû vous dire; mais entrez avec nous, Adémar,

vous n'êtes point un étranger pour nous; soyez témoin de la confidence que va me faire la belle Aliénor.

Trop heureux qu'on lui permît de ne point la quitter, Adémar accepta avec empressement cette proposition. En entrant dans l'habitation de l'hermite il ne put s'empêcher de porter de toute part un regard curieux. Après avoir dépassé la barrière, il aperçut le tombeau dont nous avons déjà donné la description : cet aspect lui arracha un frisson involontaire, et il suivit Etienne. La chambre dans laquelle il entra avait pour ornement une armure de chevalier complète; sur une table grossière était placé un sablier, auprès d'une tête de mort,

et sur la muraille on avait écrit en trois endroits, avec des caractères sanglans, les mots épouvantables VENGEANCE. Surpris de tout ce qu'il voyait, charmé de la présence d'Aliénor, Adémard gardait un profond silence : la haute damoiselle de son côté ne parlait pas, tandis que l'hermite s'occupait à garnir sa table de quelques fruits et de quelques laitages. Après qu'Aliénor eût appaisé sa faim, elle se prépara à instruire le saint personnage du motif qui la conduisait vers lui. Il s'assit sur une large pierre, Adémar suivit son exemple, et Aliénor commença en ces termes :

« Vous l'aviez bien annoncé, hermite; la puissance de mon père a enfin armé l'inquiétude

de ses supérieurs. Raymond va être immolé, non à la religion qu'il révère, mais à l'ambition de ceux qui envient ses états; une croisade nombreuse s'est réunie, moins contre les Albigeois que contre lui. Déjà Beziers est tombé sous l'effort de cette armée dévastatrice; on menace Carcassonne, et sa chûte doit entraîner celle de Toulouse. Parmi les princes croisés, un surtout se distingue par sa bravoure comme par ses projets; adroit à dissimuler encore, il cache une partie de ce qu'il médite, il ne parle que de la cause du ciel, quand c'est pour la sienne propre qu'il combat; il feint un zèle qu'il n'aurait pas s'il ne servait point ses intérêts. Accoutumé à leur tout sa-

crifier, il se rit des sermens les plus saints, il trompe sans cesse, il emploie sa bravoure à son agrandissement. Soumis aveuglément à l'église aux yeux du vulgaire, en secret il sait en déjouer les desseins : le saint-père n'a point tout-à-la-fois de serviteur plus empressé ni d'adversaire plus redoutable ; féroce par nature, fourbe par caractère, tel est Simon de Montfort, tel il est connu dans la France. Deux seigneurs partagent avec lui le pouvoir ; l'un est le duc de Bourgogne, loyal chevalier, franc et plein d'honneur, qui vient chercher en attaquant les hérétiques, non un accroissement de domaines, mais une augmentation de gloire : on n'a pas à redouter de lui des

secrets perfides; il ne combat qu'au champ d'honneur, c'est le seul lieu où il soit à craindre. Le comte de Nevers est son digne rival; même vaillance, même générosité. Tandis que le comte de Montfort ne songe qu'à s'enrichir, ces deux souverains ne souhaitent que la renommée. Plus dangereux cent fois que Montfort et tous les chevaliers réunis, le fougueux légat Milon déteste personnellement le comte mon père : outre les intérêts du ciel, il a sa propre cause à soutenir; il ne peut pardonner la noble franchise du comte Raymond, et il a juré sa perte. Un autre prêtre est encore notre adversaire; c'est l'évêque de Toulouse Foulques, autrefois connu par son enthou-

siasme amoureux, maintenant fameux par son fanatisme sans exemple. Il ne rêve qu'hérésie, il ne desire que de voir la chûte du trône de son souverain; toujours uni avec Milon, ils parviendront à conduire jusqu'à bout leurs coupables desseins. En vain, pour détourner l'orage contre lui appelé, le comte de Toulouse a pris la croix; sa soumission a passé pour faiblesse: oui sans doute, pour l'accabler on n'attend plus qu'un instant favorable. Dans cette position dangereuse il pense qu'il convient d'employer toutes les ressources de la prudence; il connaît, hermite, votre attachement à sa cause; il m'a envoyé vers vous pour vous engager d'employer toute l'in-

fluence que vos vertus vous donnent sur les habitans de ces contrées, pour qu'ils ne soient point séduits par les émissaires que les croisés ne manqueront pas de répandre par-tout ».

L'HERMITE.

La confiance du comte m'honore. J'ose croire qu'elle était inutile, princesse; je savais déjà ce que mon devoir me commandait.

ALIÉNOR.

Il ne redouterait rien, ce comte que l'on menace, s'il avait un grand nombre de serviteurs fidèles comme vous.

ADÉMAR.

Madame, je dispute au véné-

rable hermite la gloire d'être un des défenseurs de votre magnanime père.

L'HERMITE.

Jeune homme, suis l'inspiration de ton cœur, il te conduira dans la route brillante de l'honneur, ainsi que de la renommée. Va dans Toulouse, offre tes services à Raymond, mérite ses éloges, rends-toi digne un jour de lui être plus cher. Venez, Adémar; acceptez cette épée, elle fut à votre père.

ADÉMAR (*baisant le fer*).

A mon père, seigneur?

L'HERMITE.

Il ne s'en servit que pour des

causes justes ; jamais elle n'opprima le faible, mais elle fut la terreur du méchant. Que son emploi ne change pas dans vos mains : et vous, princesse, ceignez-la à votre nouveau défenseur.

Emu par ce discours, Adémar, flatté de l'attention d'Aliénor à l'action de l'hermite, sent couler de ses yeux de brûlantes larmes. « Par la mère de Dieu, s'écrie-t-« il, je jure de ne jamais aban-« donner la cause qui m'engage « sans retour ; guidez-moi, prin-« cesse, au lieu où mon sang doit « couler pour votre défense.

ALIÉNOR.

Que j'aime un tel dévouement ! Chevalier, vous serez invincible.

ADÉMAR.

Je le serais assurément si vous daignez avouer mon entreprise.

ALIÉNOR.

Mon père a seul le droit de nommer mes chevaliers, mais vous pouvez vous proclamer le sien.

L'HERMITE.

Lorsque le mystère pourra avoir son terme, le comte de Toulouse ne désavouera pas Adémar ; il est néanmoins nécessaire, jeune homme, que vous taisiez la résolution que vous venez de prendre. Il ne faut pas que les étrangers apprennent que ce modeste hermitage reçut la fille du puissant comte Raymond; il est sur-tout conve-

nable de ne point le redire au baron Arembert; il ne faut point également que l'épée que je vous ai confiée frappe sa vue; un temps viendra où nous serons contraints à la lui présenter. Ainsi, Adémar, contentez-vous de lui dire que l'hermite du tombeau vous envoie à Toulouse; je ne doute pas qu'il n'y donne son consentement, mais n'oubliez pas sur-tout de lui rien dire qui puisse faire naître dans son ame de dangereux soupçons.

Ainsi parla l'hermite. Il engagea Adémar à ne point s'éloigner pendant le reste de la journée : il se plut à causer avec lui; il le questionna sur ses principes religieux, car en ces temps on se faisait un mérite de croire, et l'impiété était par-

tout en horreur. Ce fut alors que les nuages, trop épais, se crevèrent avec un fracas épouvantable; l'orage fut long et durait déjà depuis une heure quand on entendit frapper à la porte extérieure de l'hermitage. Etienne, ne se confiant qu'à lui-même, fut ouvrir : il ne tarda pas à reparaître, suivi d'un jeune homme dont le costume annonça un troubadour, vêtu d'un léger manteau chamois brodé d'argent; il portait un pourpoint de velours blanc; des bottines élégantes, à bec recourbé, achevaient sa parure; il avait jeté sur ses épaules sa guitare, incrustrée de nacre de perle; les plumes de sa toque tombaient, mouillées par l'eau de la pluie, mais le désordre de ses vê-

temens n'avait point altéré sa gaieté. Il était d'une figure charmante, ses yeux étaient noirs, son visage coloré, ses dents d'une blancheur éblouissante; toute sa personne exprimait la confiance et la franchise. « Salut, dit-il en entrant, salut aux hôtes aimables qui veulent bien accorder un asyle à l'enfant de la gaie science!

ALIÉNOR.

Menestrel, vous paierez votre bien-venue par quelque légère tenson, ou par une mélancolique romance.

LE TROUBADOUR.

Ce n'est pas à la beauté que nous refuserons de nous faire entendre;

mais il faudrait que les foudres ne voulussent point accompagner ma voix, difficilement alors se feraitelle entendre.

La réponse appela le sourire sur les lèvres de ses auditeurs.

L'HERMITE.

Troubadour, votre nom ne doit pas être inconnu.

LE TROUBADOUR.

Sur les rives de la Garonne il a quelquefois retenti. Le château du marquis, mon père, s'appelle Mauléon, et je me nomme Savary.

ALIÉNOR.

Oui, certes, gentil trouvère, votre nom est parvenu jusqu'à

moi ; à la cour de Toulouse, on ne parle point de Pierre Vidal sans citer aussi le brillant Savary de Mauléon.

LE TROUBADOUR.

Que votre indulgence est grande, madame ! C'est vouloir unir au nom du rossignol celui d'un simple franc-moineau. Ah ! si quelque renommée me couronne, c'est à la dame qui m'inspire que je le dois.

ALIÉNOR.

Vos chants l'ont appris à toute la terre ; heureuse la beauté qui fait naître de pareils écrits ! Cependant, satisfaites à notre impatience en accordant votre instrument.

Refuser serait orgueil; je vais chanter par modestie. Puisse ma romance vous plaire et vous intéresser au sort des amours dont je dirai les aventures.

A ces mots, après un léger prélude, il chanta une longue complainte, telles qu'on les aimait alors, mais dont la mode est si bien passée.

Le chant de Savary charma les auditeurs. Adémar, témoin de l'enthousiasme que le ménestrel inspirait à la jeune comtesse, se promit de le mériter aussi un jour. L'orage à la fin cessa. L'hermite, en engageant Savary à passer la nuit dans son hermitage, pria Adé-

mar d'être prompt à se rendre avant la naissance de l'aurore. Adémar s'éloigna en soupirant ; et, resté seul, il osa jeter un regard sur son cœur. « Quel nouveau sentiment « m'agite ? se disait-il à lui-même ; « la vue d'une femme allume-t-elle « cette flamme subtile qui me dé- « vore ? déjà se peut-il que j'aime ? « Tu aimes, Adémar ; est-ce ton « égale ? est-ce une orpheline ? Non, « insensé ; ton amour est plus aveu- « gle ; il ose s'adresser à la fille « de ton puissant souverain. Mon « amour ! puis-je donner ce nom « à ce délire subit ? n'est-ce pas un « enfant de mon imagination, qui « se dissipera quand la nuit re- « pliera ses voiles ? Non, Aliénor, « non ; le feu que tu allumes ne se

« consume pas avec une pareille « promptitude ; sans doute, je ne « t'instruirai jamais du mal que tu « as pu me faire ; mais, par mes ac- « tions, je te contraindrai à jeter tes « regards sur moi, et si je n'obtiens « ta tendresse, je te forcerai à con- « venir que j'étais digne d'y pré- « tendre ou de la mériter ». Ce fut en pensant ainsi qu'il remonta au château de Saint-Félix, après avoir recommandé à son écuyer un silence profond sur tous les évènemens de la journée. Comme il entrait dans son appartement, un page du baron vint l'avertir que celui-ci l'attendait; il s'empressa de se rendre auprès d'Arembert, et l'on a vu au chapitre précédent le résultat de la conversation qu'ils

eurent ensemble. Tout occupé d'Aliénor, voyant par-tout son image, même au milieu des ténèbres, il fut long à trouver le sommeil qui le fuyait ; enfin, ses yeux s'appesantirent, et son ame, exempte de remords, ne tarda pas à goûter un repos nécessaire.

CHAPITRE IV.

L'Hermite commence à se montrer.

Minuit venait de sonner à l'horloge du château, le silence régnait de toute part, quand Arembert, après avoir lutté long-temps contre ses souvenirs, commençait à s'assoupir : mais la justice divine veillait auprès de lui. A peine ses paupières se furent-elles fermées, qu'il lui semble voir s'élever du pied de son lit un cercueil de plomb qui, venant à s'ouvrir avec violence, laissa s'échapper de sa capacité une noire fumée : elle se répandit dans toute la chambre ; mais ensuite, ve-

nant à se rassembler, elle forma un corps solide, elle revêtit des traits humains ; eh ! quels étaient-ils ? ceux du père d'Arembert! A cet aspect redoutable, le chevalier, quoiqu'endormi, frémit et tremble ; l'ombre, sans lui parler, le regarde avec acharnement ; bientôt ses traits pâlissent, se défigurent, deviennent pareils à ceux d'un cadavre. A ce moment, le fantôme menaçant porte sa main sur son crâne ; et, arrachant lui-même avec force sa dépouille mortelle, il présente, aux yeux du coupable Arembert, l'aspect d'un squelette hideux. A cette vue, le baron, terrifié, s'éveille avec horreur ; tout son être est glacé par un frisson cruel ; il veut crier, il ne peut ; et que de-

vient-il, soit que Dieu le permette, soit que son imagination se plaise à le tourmenter, quand il voit encore cette vision affreuse qu'il a cru être un jeu de son sommeil? ses cris, ses hurlemens remplissent tout le château; il appelle ses officiers, il commande ses gardes. Quel est son dessein? que veut-il faire contre un pouvoir devant lequel doivent s'anéantir toutes les puissances de la terre? Vainement les vassaux d'Arembert l'entourent; ils ne peuvent le distraire; son ame frappée lui représente constamment ce qu'il cherche à éviter. « Fuis, fantôme effrayant, s'écrie-t-il avec douleur;
« pourquoi sans cesse m'affliger de
« ton aspect fatal? que ne me frap-
« pes-tu une fois; j'aime mieux la

« mort que d'être menacé sans ces-
« se. Mais ne pourrai-je te désar-
« mer? n'est-il point une puissance
« qui te soit supérieure? Jusqu'à ce
« jour j'ai repoussé les secours que
« l'église me présente. Allons, il
« faut les appeler; il faut, au pied
« des autels, implorer la miséri-
« corde divine, si elle peut exister
« pour moi ». Il dit; et, plein d'im-
patience, il forme soudain le pro-
jet d'aller interroger l'hermite du
tombeau; mais on cherche à le re-
tenir, on l'engage à se retirer vers
sa couche abandonnée; il s'y refuse
obstinément : ce n'est pas le repos
qu'il peut y espérer. Dans son im-
patience, il veut faire réveiller le
pélerin; il veut qu'on aille chercher
Adémar. A peine a-t-il donné un

ordre qu'il le retire sur l'heure ; il ne sait ce qu'il veut, et l'aube blanchissante le surprend dans ses irrésolutions. A peine a-t-il vu luire les premiers rayons du jour que, revêtissant sa cuirasse, il sort de son château, traverse la ville et descend vers l'hermitage, seul, et après avoir défendu à ses officiers de le suivre. Mille pensées l'assiègent en approchant du lieu qu'il redoute ; il ne sait si l'hermite voudra cette fois lui parler ; il craint de nouvelles visions ; tout le fatigue, tout le tourmente, il es tdans cette situation pénible qui déchire les criminels alors où les forfaits s'offrent dans toutes leurs horreurs, et où la crainte assiège leur ame. Eh bien ! cet homme qui cherche à

rétablir la paix dans ses sens agités doit encore commettre les plus noirs attentats, tant est glissante la pente qui entraîne l'être vicieux : mais au bas se trouve le précipice, et la punition suit de près le crime. L'hermite était loin de s'attendre à la venue d'Arembert. Éveillé depuis quelques instans, il avait ouvert la porte de la cellule dans l'intention d'aller offrir à Dieu ses premières pensées. Enseveli sous son capuce, revêtu de sa robe rouge, il s'approcha du tombeau, quand un bruit confus, se faisant entendre au travers du feuillage, attira son attention; il se retourna, et quelles penseés ne s'élevèrent-elles point dans son ame lorsqu'il eut reconnu le baron !

L'HERMITE

(par un mouvement involontaire.)

Arembert! lui devant moi!

ARBMBERT

(troublé par cette exclamation.)

Se peut-il que ma vue inspire une pareille horreur!

L'HERMITE.

C'est à vous qu'il appartient d'être votre propre juge.

AREMBERT.

Me condamnez-vous avant de m'avoir entendu?

L'HERMITE.

Que me direz-vous que je ne sache point?

AREMBERT.

Non, vous ne savez point tout ce que je puis vous dire ; mes aveux sont sans nombre ; mais me procureront-ils le pardon ?

L'HERMITE.

As-tu oublié les montagnes de Narbonne ?

AREMBERT.

Quoi ! vous sauriez . . . . .

L'HERMITE.

Arembert, tu eus un père.

AREMBERT (*pâlissant.*)

Un père !

L'HERMITE.

Un frère.

AREMBERT.

Un frère !

L'HERMITE.

Eh bien ! ne te connais-je pas?

AREMBERT

(cherchant à se remettre.)

Où prétendez-vous aboutir par vos insidieuses questions ? Oui, sans doute, j'eus une famille qui me fut bien chère.

L'HERMITE.

Arembert !

AREMBERT.

La mort me les a ravis. Faut-il que vous vous plaisiez, vous, être qui m'êtes inconnu, à me rap-

peler ces pénibles souvenirs ? De quel droit êtes-vous venu vous établir dans mes domaines ? Pensez-vous, si j'ai bien voulu vous laisser en repos, que vous deviez pour ma récompense chercher à me troubler ? Ne devez-vous craindre . . . . .

L'HERMITE.

Est-ce pour me menacer qu'Arembert est accouru vers moi? Cette nuit, quand son ame abattue ne lui présentait que d'effroyables images, a-t-il pensé à me bannir de la retraite que j'occupe au milieu des bois ? Arembert, il n'est plus pour vous de honheur que lorsque les cendres de votre père

reposeront dans les sépultures de ses ancêtres.

AREMBERT.

Quel mensonge vous plaisez-vous à me rapporter ? Depuis son trépas, les restes de l'auteur de mes jours sont placés au fond des souterrains où dorment mes aïeux.

L'HERMITE.

Oseriez-vous y descendre pour vous en assurer ?

AREMBERT (*se reculant.*)

Moi, descendre sous ces voûtes obscures ! parcourir leurs détours ténébreux ! non, jamais.

L'HERMITE.

Celui dont l'ame est tranquille

ne craint point les ombres de ceux qui ne sont plus.

AREMBERT.

Savez-vous si mon cœur connaît l'effroi?

L'HERMITE.

Quel sentiment vous agitait donc pendant la nuit qui vient de s'écouler ?

AREMBERT.

Jouet de ma faible imagination, j'ai pu ressentir des terreurs insensées ; mais aujourd'hui....

L'HERMITE.

Pour quelle cause avez-vous cherché à me voir ?

AREMBERT.

J'espérais trouver en vous un consolateur ; je n'eusse pu croire que ce lieu renfermait un de mes plus intraitables ennemis.

L'HERMITE.

Je ne suis l'ennemi que des méchans ; décidez à présent si je dois vous accueillir ou vous repousser.

AREMBERT.

Homme ! qui que tu puisses être, appaise mon tourment, écrase-moi, ou fais-toi connaître.

L'HERMITE.

Eh bien ! si tu veux savoir qui je suis, si tu veux que ton sort change, rends-toi dans un an *aux montagnes de Narbonne.*

ARAMBERT.

Encore! Oui, je m'y rendrai; oui, je veux mettre un terme à tous les maux auxquels je suis en proie.

L'HERMITE.

Si tu voulais les abréger, il ne dépendrait que de ta volonté seule; pourquoi ne romps-tu pas les fers....,

AREMBERT.

Hermite, tu en sais trop.

L'HERMITE.

Je voudrais encore n'avoir rien appris: mais, adieu, toute conversation entre nous doit être désormais inutile; nous reprendrons celle-ci dans un an. Il dit; et, se

retirant, il contraint Arembert à l'imiter. Celui-ci, reprenant lentement les sentiers qui conduisaient du bois à sa ville vassale, réfléchissait à tout ce qu'il avait entendu; il se perdait en de vaines conjectures; il se promettait de mettre un obstacle à la liaison qui paraissait se former entre l'hermite du tombeau et le jeune Adémar. « Non, se disait-il, je ne puis permettre que ce jeune homme s'unisse avec mon ennemi; car ce personnage, qui cache son nom et sa fortune, ne peut que me détester. Ah! s'il se peut, prévenons contre lui Adémar; son âge le rendra susceptible de prendre les impressions que je voudrai lui donner ». Il disait ainsi, mais il n'était plus temps.

Aussi matinal que le baron, le vigilant Adémar, éveillé par son amour, avait suivi de loin son suzerain. Respectant ses sècrets, il s'était tenu assez éloigné des deux personnages pour ne point entendre leur conversation, et, dès l'instant où il avait vu Arembert se retirer, portant sur son front la consternation empreinte, il s'était approché de l'hermite. Celui-ci, en le voyant, le félicita de sa diligence, et, sans tarder, l'introduisit dans l'intérieur de sa demeure. Aliénor venait de se lever. Une vive rougeur, dont elle ne fut point la maîtresse, décela le plaisir qu'elle éprouvait en revoyant son libérateur. Il s'avance vers elle avec empressement. Déjà il l'entretenait,

quand les sons argentins d'une guitare annoncèrent Savary de Mauléon portant la joie sur son visage. Cet aimable troubadour se présenta : il baisa le bas de la robe d'Aliénor, salua respectueusement l'hermite, et mit avec cordialité sa main dans celle d'Adémar. « Que le réveil de la nature, s'écria l'enfant des muses, offre d'attraits pour ceux qui savent en jouir ! et combien augmentent-ils lorsqu'on peut les admirer avec des êtres auxquels on s'intéresse ! Princesse, poursuivit-il en s'adressant à Aliénor, daignez accepter l'hommage de ma guitare et de mon glaive. Que dis-je ? non, je ne puis vous chanter ; Bélisène de Foix réclame seule mes chants : je ne saurais vanter d'au-

tre beauté que la sienne, mais je puis combattre pour défendre vos droits.

ALIÉNOR.

Gentil troubadour, à Dieu ne plaise que je veuille vous ravir à votre mie! je connais trop combien ils sont sacrés les sermens d'amoureux servage.

LE TROUBADOUR.

Pourrais-je, noble dame, fausser ceux que j'ai promis tant de fois de tenir, ceux dont je fis garant la Vierge mère du Sauveur du monde?

Les instans s'écoulaient. L'hermite, impatient de voir s'éloigner ses hôtes, craignant qu'Arembert ne voulût peut-être mettre quelque

obstacle au départ d'Adémar, engagea Aliénor à ne plus attendre. Celle-ci, desirant conduire à son frère les deux vaillans défenseurs, remercia vivement Etienne, et, s'élançant sur son palefroi, partit escortée de Mauléon et de son libérateur. Le peu de sûreté des routes, alors infestées de brigands qui, à l'approche d'une guerre civile, devenaient plus audacieux, contraignit les chevaliers à prendre un chemin beaucoup plus long, tant leur modestie les forçait à se méfier de leur valeur. Ils montèrent le coteau escarpé de la Pastourie, ils en traversèrent les bois fourrés, et, laissant sur la gauche le Falga, ils descendirent dans le vallon d'Auriac. Cette petite ville est remar-

quable par la singularité de sa position, comme par le clocher gothique qui lui sert de parure. Non loin d'Auriac, sur une hauteur défendue par des remparts et de solides fortifications, s'élève la ville de Caraman qui, placée sur une colline, jouit d'un point de vue immense et d'une rare beauté. Lanta, ancienne baronnie, se découvre après Caraman; Lanta qui, à toutes les époques des guerres intestines qui désolèrent la France, fournit toujours des soldats intrépides. Nos voyageurs s'y reposèrent quelque temps pour éviter la trop grande chaleur du jour; et lorsque l'astre de la lumière pencha vers son déclin, ils partirent rapidement, en saluant le village de Montauriol,

placé à la gauche de la route; Flourens, remarquable par sa grotte artificielle ; Fonssegrive , autrefois fortifié ; Lasbordes, situé sur le Lers, dont l'onde fertilise les champs voisins. Enfin, montant les collines qui environnent Toulouse, ils saluèrent cette grande cité, où bientôt le fanatisme allait marquer ses victimes. Adémar n'avait jamais visité la capitale des Tectosages ; son cœur était ému à la pensée qu'il allait être présenté à une cour qui était renommée par son urbanité comme par son amour pour les beaux arts.

Arembert, en retournant dans son château, fait demander Adémar. Ce ne fut point sans un vrai déplaisir qu'il apprit qu'il s'était dé-

jà éloigné. Son premier mouvement fut de vouloir envoyer un écuyer pour le rapeler ; cependant, après avoir réfléchi, il renonce à un projet qui le mettait dans le cas de lutter avec l'hermite de la forêt. Il fit appeler le concierge Roberto, et, l'ayant attiré dans une chambre secrète : Eh bien ! Roberto, lui dit-il, tout est-il dans le même état ?

ROBERTO.

Oui, sire baron.

AREMBERT.

Jamais de plainte de sa perte.

ROBERTO.

Il ne profère point une seule parole.

AREMBERT.

Il n'est plus, peut-être.

ROBERTO.

Son mépris seul l'empêche de me répondre.

AREMBERT.

Il y a dix-sept ans qu'il était libre. Oh! que ne l'est-il encore!

ROBERTO.

Seriez-vous à vous en repentir?

AREMBERT.

Il est des momens où, vaincu par la faiblesse de son essence, l'homme ne se reconnaît plus : il faut que je parvienne à *lui* arracher au moins une parole.

ROBERTO (*effrayé*).

Vous descendriez dans ces souterrains?

AREMBERT.

Qui pourrait m'en empêcher ?

ROBERTO.

Avez-vous oublié cette apparition ?

AREMBERT (*furieux*).

Roberto ! que viens-tu me rappeler? Prends cette lampe, ouvre la porte secrète, marche et je te suis.

L'air menaçant du baron contraint le vassal à lui obéir. Celui-ci, pressant légèrement un panneau d'une boiserie qui décorait l'appar-

tement, fait jouer un ressort qui laisse ouvrir une porte soigneusement cachée; il découvre un couloir fort étroit, donnant sur un escalier tournant et rapide, que les deux personnages ne franchissent qu'avec précaution; les dernières marches, recouvertes par une épaisse humidité, aboutissaient à une longue galerie. « Qu'il y a long-« temps, dit Arembert, que je n'ai « parcouru ces sombres demeures ! « Quel silence ! quel deuil ! quelle « horreur ! Et c'est cependant ici « que j'ai confiné.....

ROBERTO (*s'arrêtant et s'aisissant le bras d'Arembert*).

Monseigneur, ne voyez-vous rien ?

ARÈMBERT.

Lâche ! que peux-tu craindre ? et comment dois - tu faire, lorsqu'il faut que tous les jours tu descendes dans ce lieu?

ROBERTO.

Monseigneur, au nom de Dieu, dites-moi si nul objet ne frappe votre vue ?

AREMBERT (*terrifié*).

O ciel ! quelle vision vient encore m'affliger !

Éperdu d'épouvante, ses pieds semblent enchaînés à la terre, son œil s'éteint ; et de quelle horreur ne se sent-il point accablé lorsqu'il découvre, au fond de la galerie et devant la porte du cachot dans le-

quel il veut pénétrer, le gigantesque hermite du tombeau armé de colère et montrant une coupe qu'il tient dans sa main ! mais il ne parle point, il reste immobile, il se contente d'effrayer Arembert. Celui-ci, sortant de son état de stupeur, loin de chercher à s'avancer du fantôme, se recule, et, remontant l'escalier avec une extrême vîtesse, rentre dans sa chambre, ordonne à Roberto de refermer le panneau soigneusement, et, tombant dans un fauteuil, reste long-temps comme privé de connaissance.

CHAPITRE V.

Le Vieux Troubadour.

Nulle fâcheuse rencontre n'ayant arrêté nos voyageurs, ils entrèrent dans Toulouse à l'instant où l'ombre descendait de la cime des Pyrénées, qui se dessinaient dans le lointain. Aliénor, jetant son voile sur sa figure, afin de n'être pas aperçue des Toulousains, qui eussent fait retentir les airs de leurs acclamations, s'ils avaient pu reconnaître la fille chérie de leur valeureux comte, pressa le pas de son palefroi, et arriva bientôt devant les portes du superbe château narbon-

nais, séjour des souverains de Toulouse. Les gardes qui veillaient constamment aux barrières, ayant aperçu Aliénor, baissèrent devant elle en signe de respect la pointe de leur javeline; des écuyers, des pages accoururent; elle ne tarda pas à être environnée de sa cour, et ce fut au milieu de ce cortège qu'elle parvint jusqu'à son frère. Le jeune Raymond (1) n'avait point suivi son père au camp des croisés; il était resté dans Toulouse pour préparer les plans et les moyens de défense qu'il jugerait être indispensables; car il ne pouvait croire que

(1) Les deux comtes de Toulouse portant le même nom, nous appellerons toujours Raymond VI le comte de Toulouse, et son fils Raymond.

l'armée à laquelle commandait le légat Milon ne fût pas destinée à agir contre son père et lui. Ce fut avec une vraie joie que Raymond revit sa sœur ; il courut à elle en l'embrassant tendrement. Alors Aliénor, prenant Adémar par la main, le présenta au jeune comte, et, le nommant son libérateur, elle raconta avec quelle bravoure il était venu à son secours lorsqu'elle fut attaquée par les brigands de la forêt; en un mot, elle vanta si bien le service qu'il lui avait rendu, que Raymond, le prenant à part, le remercia vivement. « Chevalier, « lui dit-il, quelle que soit la ré-« compense à laquelle vous vouliez « prétendre, je vous jure par S. Ser-« vin(*a*) de ne point vous la refuser ».

ADÉMAR.

Monseigneur, oui sans doute, j'ai une grace à vous demander.

RAYMOND.

Parlez; elle vous sera accordée.

ADÉMAR.

Faites-moi l'honneur de me permettre de combattre toujours à vos côtés.

RAYMOND.

Avec vous, chevalier, on ne peut espérer de vous vaincre en grandeur d'ame.

Adémar, pour détourner une conversation qui peinait à sa modestie, fit avancer Savary. Celui-ci

se préparait à faire son compliment au prince, quand, l'ayant regardé avec attention, il poussa un cri, et, tombant à genoux : « Comte « Raymond, est-ce à vous que je « dois la vie?

RAYMOND *(avec noblesse).*

Le brave, le galant Savary peut-il apprécier à ce point un léger service? N'en aurait-il pas agi ainsi?

SAVARY.

Ah, comte! il est beau d'être généreux; mais est-il rien qui égale le service que l'on se plaît à rendre à son rival?

RAYMOND *(avec gaieté).*

A son rival heureux, encore.

SAVARY.

Permettez, prince, que je proclame votre magnanimité.

RAYMOND.

Eh bien! tandis que je vais écrire à mon père, entretenez ma sœur et ce digne chevalier.

Ainsi, se dérobant aux éloges qu'il méritait, Raymond laissa ensemble Aliénor, Savary et Adémar. Le troubadour, prenant la parole, parla en ces termes :

HISTOIRE
DU
TROUBADOUR SAVARY DE MAULÉON (b).

Dès mes plus jeunes ans l'amour de la poésie enflamma ma bouillante imagination : je ne respirais qu'a-

près les palmes littéraires, et déjà, dans mes essais, je cherchais à conquérir des applaudissemens que je sentais m'être nécessaires. Mes sirventes (*c*) peignaient la corruption de nos mœurs, qui ont tant dégénéré; mes tensons (*d*) célébraient le printemps et les beautés de la nature. Mais en vain je travaillais; ma poésie était froide, rien ne l'animait. Désespéré du peu de succès de mes constantes entreprises, tantôt je formais le projet de quitter la harpe sans retour; tantôt, saisissant de nouveau l'instrument sonore, je m'essayais à mieux faire: tout était inutile; le génie était captif, mes efforts n'aboutissaient qu'à enfanter des compositions glacées. Je ne sais ce que je fusse devenu,

quand un jour, lassé de mes efforts superflus, je sortis, le désespoir dans l'ame, du château de Mauléon, et je pris le chemin de la campagne. L'aurore venait de se lever dans toute sa pompe matinale; des nuages colorés d'or et de pourpre se groupaient en somptueuses colonnes autour du point où le soleil allait paraître; les vapeurs, encore rembrunies, se repliaient vers la cime des monts, et, malgré leur épaisseur, laissaient apercevoir les pics les plus élevés de la chaîne des Pyrénées, brillant des premiers rayons de l'astre dont la présence vivifie le monde. Mille oiseaux gazouillaient sur les branchages des sapins et des vieux chênes; les ondes du gave de Gaverni roulaient avec

vitesse parmi les fleurs, dont chaque feuille supportait une goutte diamantée de la rosée matinale ; en un mot, jamais la nature ne m'avait apparu avec autant de pompe. Je sentais mon cœur battre ; des larmes roulaient dans mes yeux ; j'étais agité par une inquiétude qui avait des charmes. « Ah ! m'écriai-je avec « transport ; oui, voici le moment « d'enfanter des ouvrages que les « troubadours ne désavoueront pas, « que les jongleurs se complairont « à répéter, soit chez le roi d'Ara- « gon, soit dans les salles du palais « de Toulouse, soit aux cours d'a- « mour présidées par la belle vicom- « tesse de Marseille ». Je dis ; et, prompt à profiter de mon enthousiasme, je prends ma guitare, je

m'efforce d'en tirer quelques sons :
je cherche des vers. Hélas ! tout se
refuse encore à servir mon desir,
je reste muet. Le désespoir s'empare de mon ame, et, dans un
mouvement de colère, je jette bien
loin de moi l'instrument inutile ;
des pleurs me soulagent. « C'en est
« fait, m'écriai-je, je renonce pour
« toujours à un art qui fait mon supplice. Plus de chant, plus de desir
« de renommée ; que la gloire seule
« remplace tous mes sentimens ».
Je parlais ainsi quand j'aperçus auprès de moi un vieillard respectable. Sa barbe, ses cheveux étaient
blancs ; il couvrait son corps d'une
verte tunique ; un fer reposait à son
côté : il s'appuyait sur un bâton
noueux, tandis que sur ses épaules

s'agitait une harpe légère. « Pardon, « dit-il en m'abordant, si un vieux « ménestrel interroge un jeune « trouvère ; mais je ne puis résis- « ter au desir d'apprendre la cause « du chagrin qui vous dévore : « peut-être dépendra-t-il de moi « de le dissiper ».

SAVARY.

Non, mon père ; vous ne sauriez m'en délivrer.

LE VIEILLARD.

La vieillesse est l'âge de l'expérience : elle a beaucoup vu ; elle peut donner d'utiles conseils.

SAVARY.

Eh ! que pourriez-vous me dire qui pût m'apprendre l'art des vers ?

LE VIELLARD.

Ainsi vous vous plaignez de votre verve ; mais peut-être ne savez-vous pas le moyen de l'enflammer.

SAVARY.

Troubadour ! que n'ai-je point fait pour y réussir ?

LE VIEILLARD.

Il faut, mon fils, renoncer à ce bel art si l'amour n'a pu vous inspirer de gracieuses ou de tendres romances.

SAVARY (*avec étonnement*).

L'amour, mon père ! Je ne l'ai jamais connu.

LE VIEILLARD.

A quoi pensez-vous, jeune

homme? Vous voulez *trouver* (1), et vous n'avez point aimé! Je ne m'étonne plus si votre tête est désenchantée. Malheureux! non sans doute, vous ne saurez point chanter. Ne pas aimer! Eh! sans l'amour peut-on être poëte? Voyez tous ces ménestrels dont l'Europe s'honore; ils ont tous aimé: les plus grands rois, les plus grands capitaines ont connu ce doux, ce beau sentiment. C'est par lui que l'ame s'épure, c'est aux pieds des dames qu'on forme les plus sublimes chants; c'est l'espoir de leur plaire qni enfante les héros. Hâtez-vous, jeune homme, d'aimer: voyez; le célèbre Pierre Vidal soupirait aux genoux d'Adé-

(1) C'est-à-dire inventer. Les noms de troubadours et de trovères viennent de ce mot.

laïde, vicomtesse de Marseille; l'impétueux Bertrand de Born chantant Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne; Albert de Sisteron inspiré par la belle et illustre marquise de Malaspina; Hugues de Penna, qui, né dans une basse condition, parvint, graces à son génie, à devenir l'époux de la noble Mabille de Simiane (*e*). Imitez ces gentils troubadours : alors peut-être sentirez-vous dans votre ame ces nobles élans qui nous rendent dignes des palmes de la renommée.

SAVARY.

Oui, vieillard, je sens que je dois aimer; mais trop de fierté m'agite pour soupirer aux pieds d'une beauté commune.

LE VIEILLARD.

Gardez-vous sur-tout de mal placer vos affections. Il convient de ne chérir qu'une haute dame : plus l'objet de notre amour est grand, plus nos sentimens s'élèvent. Écoutez : non loin de Mauléon le puissant comte de Foix a établi sa demeure, une fille rassemble toutes ses affections. La divine Bélisène voit ses charmes adorés par tous les chevaliers, les barons et les troubadours de la contrée : ils brûlent pour elle, mais son cœur est encore insensible à leurs soins. Allez ; soupirez auprès d'elle ; qu'elle vous inspire, et bientôt votre guitare accompagnera des chants que les belles aimeront à répéter.

Charmé des propos du vieux ménestrel, désespéré d'avoir été si long-temps sans amour, je sentis qu'une nouvelle vie animait mon être, mes idées s'agrandirent; mais par-tout je voyais l'image de Bélisène : je n'avais jamais vu cette beauté, et déjà je sentais que je l'aimais avec idolâtrie. Je m'empressai de reprendre ma guitare délaissée, et une romance que je composai me parut digne d'être retenue.

AH ! VOICI BIEN LE TEMPS D'AIMER.

ROMANCE (1).

Ah ! voici bien le temps d'aimer,
La feuille renaît au boccage,
Les bois vont encor renfermer
Le Rossignol au beau langage.

---

(1) La musique de cette Romance est faite par M. le comte de Toulouse-Lautrec.

Il nous dit : tout doit s'animer ;
Amour règne sur la coudrette.
Ah ! voici bien le temps d'aimer ;
Printemps est saison d'amourette.

La sentinelle sur la tour
Pense à bachelette inhumaine ;
Le damoisel aime à son tour
Sa jeune et noble châtelaine.
L'univers paraît s'enflammer ;
Dans la nature tout répète :
Ah ! voici bien le temps d'aimer ;
Printemps est saison d'amourette.

Le papillon aime la fleur ;
Le ruisselet son frais rivage ;
La vigne le chêne vainqueur ;
Le zéphyr la rose sauvage.
Le doux plaisir semble animer
Tout ce qui respire ou végette :
Ah ! voici bien le temps d'aimer ;
Printemps est saison d'amourette.

Le vieux troubadour m'encourageait, il applaudissait à mes progrès : je ne pus bientôt me séparer

de lui ; il devint mon maître, il me faisait répéter mes vers, et, ne cessant de me parler de Bélisène, il nourrissait toujours mon amour. Impatient de voir cette beauté, je formais le projet de quitter le château de Mauléon ; mais la crainte de déplaire à ma mère me retenait ; je redoutais aussi les astuces de Sigisbart, chevalier dont l'origine était semblable à la mienne, et dont l'ambition m'était connue : je savais que depuis long-temps mes domaines étaient le sujet de son envie ; je ne pouvais douter qu'il eût répandu sur ma noble mère les plus affreuses calomnies. Mariée fort jeune au marquis mon père, Adélaïde ne put jamais lui inspi-

rer de l'amour ; le marquis, uniquement occupé des combats, négligeait la tendresse. Il périt dans une bataille deux ans après son union avec Adélaïde. Celle-ci le regretta ; mais bientôt de plus douces affections vinrent remplacer son époux dans son cœur. Antoine d'Urgel, fameux par sa bravoure, connu par son amabilité, ressentit pour Adélaïde la plus vertueuse des passions ; ma mère ne tarda pas à lui rendre les armes, croyant me donner un appui contre les entreprises de Sigisbart : cédant à son penchant, elle forma des nœuds que je n'ai pu qu'approuver lorsque l'âge a eu muri ma raison. Ce fut alors que Sigisbart déploya toute sa noir-

teur ; un bruit circula bientôt dans Mauléon : il disait que, pour couronner son amour, Adélaïde n'avait point craint de tremper ses mains dans le sang du marquis de Mauléon. Le peuple, extrême en tout, se livra à d'insolens murmures ; ma mère trop généreuse méprisait ces outrageantes rumeurs ; Antoine d'Urgel voulut les punir, mais loin de les détruire son imprudence ne fit que leur donner de nouveaux accroissemens. Enfin je conseillai à ce noble ami de quitter pour quelque temps son épouse, de partir pour la cour de Rome, l'assurant que son absence, rallentissant les efforts de la méchanceté, lui rendroit son innocence. D'Urgel me crut ;

il partit après nous avoir fait les plus tendres adieux, et je restai pour consoler ma mère. Ce fut alors que naquit mon bizarre amour. Quel fut mon désespoir d'avoir conseillé à d'Urgel de s'éloigner ! s'il fût resté dans Mauléon, je n'eusse point craint d'abandonner ma mère pour voler où m'appelait la tendresse. Mais une nouvelle, qui parvint jusqu'à moi, me décida de courir auprès de la divine Bélisène.

Pour célébrer le traité de paix qu'il venait de conclure avec le comte de Toulouse, le comte de Foix fit proclamer un tournois auquel devaient être liés des jeux de chant. Je ne pus résister à mon desir de me signaler dans ces fêtes,

soit en rompant une lance, soit en agitant les cordes argentées de la harpe amoureuse, mais je ne voulais point que mon nom fût connu ; je serais mort de honte si, devant Bélisène, j'eusse été vaincu. Alors, me confiant au seul troubadour dont je vous ai déjà parlé, je lui demandai ce que je devais faire.
« Sire, me dit-il, partez secrète-
« ment ; que deux seuls écuyers,
« que deux varlets vous accom-
« pagnent ; n'affectez point une
« pompe qui n'ajouterait rien à
« votre triomphe, et qui augmen-
« terait votre humiliation ». Je résolus de suivre son conseil ; je commis ainsi une imprudence qui eût pu avoir les plus funestes résultats si le ciel n'eût pris en sa

main la conduite de ma destinée. Je partis pendant la nuit sans laisser après moi aucune marque qui pût rassurer ma mère sur mon absence. Hélas ! je déplore encore tous les jours ma conduite en cette occasion.

CHAPITRE VI.

La Romance et les Joûtes.

Lorsque j'arrivai dans la ville de Foix je trouvai par-tout une foule nombreuse de chevaliers, de ménestrels, de curieux, qu'avaient attirés les proclamations du comte. Ce ne fut point sans quelque difficulté que je parvins à trouver un logis; toutes les maisons étaient déjà occupées. Enfin un bon bourgeois voulut bien me recevoir chez lui. « Troubadour, me dit-il, « est-ce la simple curiosité qui « vous conduit dans nos murs, « ou venez-vous disputer les prix « de la poésie »?

SAVARY.

Je ne veux pas être confondu dans la foule, et je prétends aux récompenses des chants et des armes.

LE BOURGEOIS.

Heureux si vous les obtenez ! car la charmante Bélisène, la fille de notre souverain, doit les distribuer de sa main blanche.

SAVARY.

Que me dites-vous ? Ah ! sans doute les troubadours, les chevaliers les plus fameux accourent de toutes parts pour les conquérir.

LE BOURGEOIS.

Je leur souhaite, ainsi qu'à

vous, une entière réussite ; mais je crains que nul des concurrens ne puisse plaire à notre jeune comtesse.

SAVARY.

Son cœur est encore insensible?

LE BOURGEOIS.

Les troubadours ne célèbrent que sa beauté ; aucun ne peut se vanter d'avoir obtenu un soupir de cette princesse trop fière.

Les propos de cet homme, loin de me décourager, me prêtaient de nouvelles forces. Je ne sais quel pressentiment me faisait espérer que je serais heureux ; mais c'était avec une extrême impatience que j'attendais le jour suivant.

Le son des cloches, ainsi que des instrumens militaires, m'annonça sa venue. Je me hâtai de prendre un costume élégant, et, suivi de mes deux varlets, je me rendis au lieu préparé.

Hors des portes de la ville on avait construit une lice, entourée d'amphithéâtres sur lesquels se placèrent la noblesse, les dames et les damoiselles, parées de leurs charmes et du secours d'une brillante toilette. Parmi elles je cherchai Bélisène, elle n'était point encore arrivée ; je le reconnus au calme de mon cœur ; il aurait vivement battu s'il eût été auprès de la dame de ses amoureuses pensées. Bientôt un bruit de clairons, de trompettes se fit en-

tendre ; précédé des officiers de sa maison, le comte de Foix s'avança entouré de la magnificence qui sied à son haut rang. Derrière lui marchait, non une mortelle, mais un ange ; et, jusqu'à aujourd'hui, madame (poursuivit Savary en s'adressant à Aliénor) j'avais cru que la terre ne renfermait pas son égale : je ne vis point sa parure, son visage charmant attira seul mon regard. Vous décrirai-je ses attraits ? Non, je n'en parlerais qu'imparfaitement ; et d'ailleurs il est impossible que vous ne l'ayez pas vue plus d'une fois ! Ah ! si j'avais aimé Bélisène avant de l'avoir connue, de quel sentiment ne fus-je point animé quand je pus contempler sa beauté surnaturelle ! Je vou-

lais m'enivrer du plaisir de la voir immobile devant elle, la considérant dans une admiration sans pareille, je ne cherchais plus des expressions, je sentais qu'elle devait m'en fournir. Cependant toute l'assemblée s'était placée; on avait arrêté que les troubadours commenceraient à se disputer le prix de la romance ou de la poésie. Nous étions six concurrens, tous portant un nom connu; car, à chaque fois que les juges le prononçait, il s'élevait de toutes parts des cris et des applaudissemens. Seul j'étais inconnu; si bien que, lorsqu'on nomma Savary, tous les yeux se tournèrent vers moi: mes rivaux ne purent s'empêcher de laisser

errer, sur leurs lèvres harmonieuses, un sourire de dédain : mais je vis Bélisène me regarder avec intérêt ; dès-lors je me crus plus favorisé que mes adversaires. On nous ordonna de commencer ; je devais chanter le sixième : les deux premiers nous récitèrent un long servente, où mal-adroitement ils osaient médire des femmes ; il se forma une clameur générale contre eux, qui les contraignit à se retirer honteusement. Le troisième, Guilhem d'Anduse, fit entendre un chant guerrier, qu'il désignait sous le nom du chant du retour.

Amédée de la Broquère, qui lui succéda, chanta les exploits et l'in-

constance d'un paladin célèbre de la cour de Charlemagne.

RENAUD DE MONTAUBAN (1).

Lance en arrêt, casque fermé,
Marchait un des preux de la France;
Tantôt de tendresse enflammé,
Tantôt conduit par la vaillance;
Cousin du paladin Roland,
Toujours cher à plus d'une belle,
Et redouté de l'infidèle.
C'était Renaud de Montauban.

Alors qu'en un sombre châtel,
Victime de la jalousie,
Sous le joug d'un argus cruel
Pleurait damoiselle jolie,
Pour l'arracher à son tyran
Un preux venait-il à paraître?
On ne pouvait le méconnaître:
C'était Renaud de Montauban.

---

(1) Musique gravée de M. Dalvimare.

Si l'on entendait quelquefois
Parler d'un chevalier volage,
Habile à varier son choix
A la ville ainsi qu'au village;
Au jeu d'amour entreprenant,
Ami d'une belle éplorée,
Craint des maris de la contrée,
C'était Renaud de Montauban.

Un jour la bachelette Alix,
Se promenant en un bocage,
Aperçut au fond du taillis
Un chevalier du haut parage,
Il lui parla si galamment
Qu'il charma la beauté timide.
Neuf mois après... Ah! le perfide!
C'était Renaud de Montauban.

Oh! le bon temps qu'alors était!
Un paladin fier et sensible
Fillette aimait, Maure battait:
Aux preux français tout fut possible.
Un sur-tout, plus brave et plus grand,
Fait pour l'amour et pour la guerre,
Peuplait et dépeuplait la terre.
C'était Renaud de Montauban.

Mon tour arriva enfin. M'avançant de la tribune sur laquelle était assise la comtesse de Foix, je cherchai, par une romance remarquable, à fixer sur moi son attention.

CHARME D'AMOUR.

ROMANCE (1).

Aimer d'amour est le souverain bien ;
C'est en aimant que la peine s'oublie.
Ah ! croyez-moi : celui qui n'aime rien
Ne connut pas le charme de la vie.

Ce charme heureux s'empreint dans un baiser,
Dans un regard il se dévoile encore ;
Et le bonheur semble se refuser
Au cœur glacé qui le fuit ou l'ignore.

Charme d'amour ! attrait délicieux !
Par un soupir tu nous dis ta présence ;
En doux propos si l'amant se peint mieux,
Tu sais encor parler dans son silence.

---

(1) La musique de cette romance est à faire.

Tout s'embellit pour te plaire un moment;
Pour toi le cœur et s'enflamme et soupire.
Vague desir! inquiet sentiment!
Qu'il est heureux, celui qui vous inspire!

Ainsi je chantai, et tout d'une voix le prix me fut accordé. Je ne sais si le sujet prêta à mon génié ou si la faiblesse de mes rivaux...... Pardonnez-moi, madame, ce mouvement de vanité, il est bien naturel à celui qui doit à son triomphe la tendresse de son amie. On me conduisit devant Bélisène qui, plaçant elle-même la couronne de myrte sur mon jeune front, me ravit par les douces paroles qu'elle prononça. Je reçus de sa main un riche bracelet, où se mariaient les feux du rubis et du diamant superbe: mais plus grand fut encore mon

desir de ne point me contenter d'un seul succès. Pendant qu'on préparait la lice pour les joûtes qui allaient avoir lieu, je me rendis chez mon hôte, et là, quittant mon manteau de troubadour, je revêtis mon armure : elle était toute blanche comme celle *d'un jeune poursuivant (f)*; mon casque, sans ornemens, supportait une touffe de plumes blanches. J'avais effacé l'écusson de ma famille qui brillait sur mon bouclier ; à sa place, j'avais fait graver l'emblême que je vais vous décrire. Au milieu d'une nuée éclatante était posée une ancre, sur laquelle s'appuyait un amour tenant une harpe ; une banderolle laissait lire ces mots : EN ESPÉRANCE. La singularité de mon accoutre-

ment, celui de ma devise, piqua la curiosité. On n'avait garde de présumer que je pouvais être le ménestrel qui venait de remporter le prix du chant : mais on ne douta point que je ne fusse un jeune adolescent qui voulait fournir sa première carrière. Etait-ce encore une idée de mon amour-propre ? il me sembla que les regards de la comtesse s'attachaient sur moi de préférence. Allons, me dis-je, méritons ce nouvel honneur. La lice étant préparée, le comte de Foix fait signe aux juges ainsi qu'au maréchal de camp de donner le signal. Ils s'empressent d'obéir : les trompettes sonnent la charge, et nous sommes en posture de nous attaquer. Instruit par des maitres ha-

biles dans l'art du tournois, je compris qu'il me fallait employer toutes leurs leçons. Un chevalier, nommé Ranichilde-le-Hardi, soutint seul le choc de huit combattans. Je venais le neuvième. Nous courûmes l'un sur l'autre avec toute la vîtesse de nos coursiers : mais la lance de mon adversaire porta à faux, tandis que la mienne, l'atteignant au milieu du corps, le renversa sur l'arène ; il se releva désespéré de sa chûte. Pour moi, j'achevai de fournir ma course, et, me tenant ferme sur les étriers, je me préparai à soutenir le choc d'un nouvel assaillant. Celui qui remplaça Ranichilde était un Portugais, vain de sa naissance, fier de sa force, et d'une telle présomption, qu'il ne pouvait

croire qu'il fût possible de l'abattre. Saluant à peine les dames, il partit avec impétuosité ; son cheval, quoique vigoureux, pliait sous le poids du guerrier gigantesque. Je vis l'étendue du danger que j'allais affronter : mais je pensai à Bélisène, et je me sentis une nouvelle ardeur. Nous nous atteignîmes au milieu de la lice ; le coup que nous nous portâmes mutuellement fut terrible ; nos lances se brisèrent en éclats, et nous fûmes rejetés chacun sur la croupe de notre destrier. Plus heureux encore que le Portugais, je ne perdis point l'équilibre, quand lui, malgré ses efforts, vida les arçons. De longs et de bruyans applaudissemens signalèrent cette joûte. Nul autre concurrent ne s'é-

tant présenté pour me disputer la victoire, l'honneur de la journée me fut accordé. La comtesse m'appela une seconde fois; je volai plutôt que je ne courus pour me rendre auprès d'elle. Avant de lui parler, les héraults d'armes me demandèrent mon nom, afin de le proclamer; je me pressai de le leur dire, et, continuant mon chemin, je m'avançai de Bélisène. Au moment où j'ôtai mon casque pour me faire connaître, les héraults élevèrent mon bouclier en criant: *Savary le troubadour*. Toute la nombreuse assemblée me félicita, sur mon double succès, par des acclamations unanimes. Je vis le front de Bélisène se parer d'une légère rougeur. « Chevalier, me dit-elle,

« qui a pu vous inspirer et vous sou-
« tenir dans les deux combats que
« vous avez entrepris » ? — « Da-
« me, lui répondis-je à voix basse,
« le desir d'être couronné de votre
« main ». Ces mots redoublèrent l'embarras de la jeune comtesse qui, feignant de les prendre pour une galanterie, telle que celles dont les Français ne sont pas avares, les accueillit par un gracieux sourire. Les joûtes venaient de se terminer, quand un chevalier de haute stature, et revêtu d'armes éclatantes, se présenta à la barrière. Le son du cor nous annonça qu'il demandait le combat ; je sentis dans mon ame le besoin de le punir de son audace et de l'irrégularité de sa demande : car je ne doute point que la noble

Aliénor, ainsi que le brave Adémar, ne sachent que l'usage ne permet point les défis lorsque les lices sont fermées. « Monseigneur, dis-je en « m'adressant au comte, si vous « voulez le permettre je vais ré- « pondre à l'appel de ce paresseux « chevalier ». — « Troubadour vail- « lant, me répliqua le prince, je « vous verrai avec peine combat- « tre au moment où la victoire vous « appartenait; cependant, si vous « sentez que vos forces ne soient « point trop épuisées, je consens à « ce que vous ajoutiez une nou- « velle feuille à vos lauriers. ». Il dit; et puis faisant signe à un de ses pages, il ordonna qu'on me fît avancer un cheval frais : on amena un magnifique andalou. « Cheva-

« lier, me dit le comte, accep-
« tez-le comme un témoignage
« de mon estime ». Les barrières furent donc de nouveau refermées, les trompettes sonnèrent le signal, et je partis suivi des vœux de tous les assistans. Mon coursier, plus rapide que celui du chevalier, mon adversaire, l'atteignit au tiers de sa course; les pointes de nos lances portèrent sur nos écus, et, par un hasard bizarre, nous fûmes tous les deux jetés sur le sable : nous nous relevâmes légèrement, nous abandonnâmes nos lances pour tirer nos épées : le combat recommença plus terrible que tous ceux que j'avais déjà soutenus; pendant que j'attaquais ou que je cherchais à me dé-

fendre, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le courage de l'inconnu, et, franchement, je me dépitais contre le maudit point d'honneur qui m'avait porté à entreprendre ce nouvel assaut. Dans le temps que je réfléchissais ainsi, le chevalier me portait de rudes coups; je lui en rendais quelques-uns; mais le combat restait toujours égal, quand le tronçon d'une lance, venant à s'embarrasser dans les jambes de mon adversaire, le fit trébucher et le contraignit à baiser la poussière. Je me précipitai vers lui pour lui tendre la main afin qu'il pût se relever; il accepta mon secours: alors je lui proposai de continuer le combat. « Non, chevalier, me dit-« il, je ne veux pas plus long-

« temps vous disputer la victoire ?
« je m'avoue vaincu ». Charmé de sa résolution, je l'en remerciai vivement, et, nous tenant ensemble par la main, nous revînmes sous le balcon du comte. Il pressa le chevalier de se faire connaître; celui-ci, s'y refusant toujours, s'éloigna après avoir profondément salué le comte et sa fille. Nul autre accident n'étant venu troubler la cérémonie, je fus couronné une seconde fois, et je sentis encore redoubler mon amour. Bélisène prit mon bras pour revenir à son palais. Le reste de la journée s'écoula dans les jeux. Je m'enivrai du plaisir de voir mon amante. L'idée de ma mère, de la crainte où elle pouvait être en ignorant ma destinée, rien

ne se présenta à moi. Aveuglé par le bandeau dont la tendresse avait voilé mes yeux, j'étais insensible à tout autre sentiment; mes assiduités auprès de Bélisène, mes chansons, mes discours, tout apprit bientôt à cette belle le secret de mon cœur.

Elle se refusa long-temps à me faire lire dans le sien; mais, enfin, le doux aveu échappa à ses lèvres, et je pus, en un instant, me croire le plus heureux des hommes. Je lui confiai le secret de ma naissance. Elle vit avec transport que je n'étais point d'un sang inférieur au sien. Cette confidence la charma, et, depuis ce jour, l'avenir s'embellit à ses regards. Cette félicité ne pouvait point toujours être

stable, il fallait que d'affreuses catastrophes jetassent quelque poison sur le bonheur dont nous jouissions.

CHAPITRE VII.

Le Rival.

DON Juan d'Astorga, amiral de Léon, appelé par son goût à la cour du comte de Foix, ne put voir Bélisène sans éprouver pour elle un impétueux amour. Don Juan, dans l'âge où les passions se développent avec plus de violence, n'avait jamais appris à les contenir; accoutumé à tout voir plier devant lui, il ne pouvait entrer dans son esprit qu'il fût possible d'être refusé. L'éclat de la puissance souveraine dont Bélisène était revêtue ne lui en imposa pas;

il se résolut à profiter de la première occasion favorable pour expliquer ses feux. Ne pouvant point la faire naître de suite, il obsédait Bélisène. J'étais furieux contre lui : ce superbe Espagnol avait grandement le don de me déplaire; lui, ne me croyant qu'un simple ménestrel, me traitait avec cette familiarité insultante qui déplaît tant au cœur élevé. Bientôt il crut s'apercevoir que mes vues osaient se porter jusquà Bélisène ; il en frémit de colère, et s'il ne me fit point quelque insulte sur-le-champ, c'est que son orgueil ne put croire que ma tendresse fût même tolérée. Pendant plusieurs jours des pluies abondantes avaient mis des obstacles aux fréquentes promenades

que l'on avait l'usage de faire dans les immenses jardins du palais (*g*); enfin le soleil après avoir luté contre les nuages, les dissipa; et un matin, nons laissant voir sa face étincelante, il nous promit une belle soirée. Dès que la chaleur fut abattue on s'empressa de parcourir le parc. Le comte nous suivit; voulant me parler d'une fête qu'il prétendait donner, il me retint et causa avec moi. Don Juan vit ce que lui offrait de favorable un pareil moment; il ne voulut pas le perdre, et, offrant la main à Bélisène, il s'éloigna avec elle. « Que ces lieux sont charmans! « dit-il en poussant un profond « soupir, et qu'il sera pénible de « s'en séparer »!

BÉLISÈNE.

Comptez-vous nous quitter aussi promptement ?

DON JUAN.

Oui, madame ; jamais aussi tôt que je le devrais.

BÉLISÈNE (*souriant.*)

Souvenez-vous, chevalier, que voilà un propos auquel je n'eusse point dû m'attendre.

DON JUAN.

Se pourrait-il qu'il ne vous fût point tenu par tous ceux qui s'éloignent d'auprès de vous ? Ah, madame ! ne vaut-il pas cent fois ne vous avoir jamais connu que

de déplorer perpétuellement le jour qui donna naissance. . . . .

BÉLISÈNE.

Il me semble que mon père est bien éloigné de nous.

DON JUAN.

Je le vois, madame, vous voulez m'éviter; vous ne voulez point entendre l'aveu d'un sentiment...

BÉLISÈNE.

Je veux revenir auprès du comte.

DON JUAN.

Non, madame, vous ne vous éloignerez pas avant que je vous ai instruit de la flamme à laquelle vous avez donné naissance.

BÉLISÈNE.

Chevalier !

DON JUAN.

Si je croyais que l'amour de l'amiral de Léon pût vous offenser, j'aurais pu le renfermer dans un entier silence; mais, quelle que soit la splendeur de votre rang, je ne pense pas que mes soins puissent vous paraître indignes de vous être offerts.

BÉLISÈNE.

Pour plaire, seigneur, croyez-vous qu'un titre suffise ?

DON JUAN.

Non, Madame, et je commence à m'en apercevoir.

BÉLISÈNE.

Que voulez-vous dire ?

DON JUAN.

Ce que vous ne pouvez plus me cacher. Je présumais trop de la noblesse de vos inclinations pour vouloir former l'idée que cet obscur troubadour, dont l'aspect me fatigue, pût vous intéresser; mais tout me convainc aujourd'hui...

BÉLISÈNE.

Que vous importe, seigneur, quel que soit mon attachement, puisque vous ne pouvez vous flatter de le conquérir ? et quant à ce chevalier, que vous affectez de mépriser, il est d'un sang auquel peut-être les amiraux de Castille et de Léon.....

DON JUAN.

C'en est assez, madame; mais tremblez pour ce loyal chevalier.

Il dit; et, furieux de l'affront que pour la première fois il essuie, le présomptueux Espagnol s'éloigne brusquement. Bélisène, que sa fuite favorise, revient vers son père et moi, se promettant de ne point m'apprendre les menaces de l'amiral. Le comte de Foix, lassé d'une promenade qui le fatiguait, rentra dans son palais, tandis que sa cour se plaisait à jouir des charmes d'une belle soirée. Nous nous rendons auprès d'une pièce d'eau qu'entouraient des sièges de marbre blanc adossés à des orangers dont

la suave odeur parfumait les airs. Là les troubadours chantent leurs tensons, leurs novelles, et les chevaliers racontent les hauts faits d'armes des barons et des héros. A peine le comte de Foix se fut-il retiré que don Juan se présenta devant lui. Ce lâche rival, versant sur moi les poisons de la calomnie, me représenta comme un vil intrigant, sans naissance, sans fortune, habile seulement en l'art de séduire. Il le prévint sur l'amour que me portait Bélisène; enfin il fit si bien que le comte alarmé ordonna à un de ses pages de venir me chercher de sa part. Le messager remplit les ordres de son maître; et moi, sans me douter de la perfidie de don Juan, je me

rends avec empressement à la demande du comte. « Savary, me dit-« il, jusqu'à ce jour je ne me suis « point permis de vous interroger « sur vos parens, sur votre rang; « mais je ne puis plus long-temps « acceuillir dans ma cour un per-« sonnage qui ne veut point être « connu ».

SAVARY.

Monseigneur, je suis chevalier comme vous, et troubadour pour la gloire des dames.

LE COMTE.

Ecoutez-moi, jeune homme. Vous ai-je traité sans égard?

SAVARY.

Il me siérait mal de me plaindre.

LE COMTE.

N'ai-je point été pour vous honnête et bon seigneur?

SAVARY.

Monseigneur, nul part je n'ai reçu *meilleure nourriture* (1).

LE COMTE.

Eh bien! pourquoi faut-il que vous ne reconnaissiez tout ce que j'ai fait pour vous que par votre ingratitude?

SAVARY *(avec véhémence)*.

Il en a menti par sa gorge, celui

(1) Par ces mots on entendait une réception distinguée, ou une bonne éducation.

qui a pu vous tenir de pareils propos; et, les armes à la main, je suis tout prêt à soutenir mon dire.

LE COMTE.

Vous pouvez d'un mot vous réhabiliter dans mon esprit. Faites-vous connaître : on se défie toujours de celui qui se cache; l'homme vertueux se montre à découvert.

SAVARY.

Oui, sire comte, j'ai eu tort de vous taire qui je suis : il est temps que vous appreniez le nom dont je m'enorgueillis; celui qui dans votre cour s'appelle le ménestrel Savary est connu ailleurs sous le titre de marquis de Mauléon.

LE COMTE (*avec satisfaction*).

Serait-ce vrai ?

SAVARY (*posant la main sur la garde de son épée*).

Foi de chevalier, je vous l'affirme.

LE COMTE.

Quelle bizarre pensée a pu vous porter à me taire votre naissance ?

SAVARY.

Mon entière franchise doit seule vous faire excuser mon tort.

Alors, lui déroulant toute mon histoire, je lui appris l'amour que sa fille m'inspirait ; je lui parlai aussi de la douce réciprocité qu'elle

m'accordait ; je lui fis sentir que mon alliance ne pouvait point lui déplaire. Que vous dirai-je de plus ? je fis si bien, qu'avant de nous séparer le comte m'embrassa tendrement et me permit de prétendre à la main de Bélisène. Mon délire fut extrême. Dans les transports de ma joie, je ne pensai pas à lui demander quel était celui qui, par ses rapports, avait voulu me nuire auprès de lui ; je ne songeai qu'à faire appeler mon amante : elle accourut : mon alégresse devint la sienne. Son père lui répéta la promesse qu'il m'avait faite ; mais il exigea que je partisse promptement pour aller prévenir ma mère, aussi impatiente que lui de fixer l'époque de mon bonheur. Il fut décidé

que je partirais le jour suivant pour revenir à Mauléon. Nous convînmes encore de tenir secrètes nos conventions. Je ne communiquai aux courtisans que mon départ. Dissimulant sa joie, don Juan se flatta que je ne m'éloignais que banni par le comte; mais, loin de me faire connaître ses complots, ce fut avec un air pénétré qu'il reçut mes adieux. Il ne parut point le lendemain. On nous annonça que, suivi de quelques-uns de ses domestiques, il était parti avant le lever du jour pour faire une course qui le retiendrait peut-être toute la semaine. Comme il m'importait peu qu'il fût auprès de moi, comme sa présence déplaisait à Bélisène, on ne fut nullement peiné de sa dis-

parition. L'heure qui allait me séparer de mon amie était sur le point de sonner, quand des cris font retentir le château; j'entends prononcer mon non, je cours pour m'informer de la cause de cette rumeur: mais on ne m'en donne pas le temps: un varlet vient me dire qu'un vieux troubadour, versant d'amères larmes, demande à me parler sans retard: le comte de Foix ordonna qu'on le fît paraître. Il s'avança, et je reconnus celui qui avait allumé dans mon ame le desir de connaître l'amour. « Ah, monseigneur! s'écria-t-il, quel démon ennemi a pu vous porter à quitter votre seigneurie? le deuil, le crime, la mort l'habitent en ce moment ».

SAVARY.

Troubadour, que veux-tu dire? hâte-toi de parler pour rendre le calme à mon cœur que tu effraies.

LE TROUBADOUR.

Hélas! sire marquis, votre illustre mère, victime d'un scélérat adroit, est dans les fers, et le quatrième jour qui doit luire sera celui de son supplice.

SAVARY.

Troubadour, que viens-tu me dire? quelle fable me racontes-tu? ma mère, ma puissante, ma vertueuse mère serait-elle accusée?

LE TROUBADOUR.

Bien plus encore: elle est condamnée!

SAVARY.

Que lui reproche-t-on? quels sont les téméraires qui, sans me redouter.....

LE TROUBADOUR.

On lui impute votre mort, et son accusateur est le chevalier Sigisbart.

SAVARY.

De grace, troubadour, raconte-moi les évènemens qui se sont passés pendant mon absence.

CHAPITRE VIII.

La Calomnie.

LE TROUBADOUR.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis votre départ : on ignorait le sujet de cette fuite soudaine. Seul j'aurais pu en donner la clef ; mais, engagé par la promesse que je vous avais faite, non-seulement je ne voulus rien dire sur votre compte, mais encore je quittai Mauléon pour que ma présence ne fît point naître à quelqu'un l'envie de m'interroger. Le peuple, avide de merveilleux, prétendit d'abord que,

frappé d'une vision qui vous était apparue, vous aviez couru vous ensevelir dans un monastère espagnol; d'autres affirmaient que vous étiez passé en Terre-Sainte, enfin chacun brodait une histoire qu'il appuyait de preuves imaginaires. Bientôt un bruit sourds e répand: on assure que vous avez péri, que le comte d'Urgel n'a feint d'aller en Italie que pour mieux cacher son forfait; on dit que, d'intelligence avec votre mère, il s'est porté à cette extrémité pour faire passer le marquisat dans sa famille. Cette calomnie, repoussée d'abord, s'accrédite; on l'accueille; le chevalier Sigisbart feint de la mépriser; il en parle lui-même à la marquise. Celle-ci, épouvantée et désespérée, veut

se purger par un serment ; on l'en détourne ; on lui prouve qu'elle ne doit pas, forte de son innocence, s'abaisser à ce point ; elle a la faiblesse d'écouter ces insinuations perfides : ce fut la cause de sa perte. Huit jours s'écoulent encore : pleurant votre sort et ses malheurs dans le silence de son château, la noble Adélaïde ne pensait point à la trahison. Tout-à-coup le peuple s'assemble de nouveau sous le balcon qui s'ouvrait sur la grande place de Mauléon ; il prononce les mots d'homicide, de vengeance, de justice. La marquise, indignée de l'insolence de vos sujets, se lève, appelle ses gentilshommes, ses écuyers, ses gardes, leur ordonne de courir sur la multitude pour la

dissiper. Ils allaient lui obéir ; mais voilà que la porte du palais est enfoncée. Sigisbart pénètre à main armée dans la demeure de sa souveraine ; deux individus chargés de chaînes, portant dans tous leurs traits l'assassinat empreint, le suivent escortés d'une foule mutinée. La marquise, sans redouter leur audace, s'avance vers eux, et, d'une voix irritée, demande à Sigisbart quel motif le portait à se rebeller. Sigisbart, sans répondre à cette question : « Marquise, lui dit-il, les sujets du marquis Savary, votre fils, inquiets de son absence, veulent savoir quel intérêt important le retient loin de Mauléon. Comme nous n'en doutons pas, vous ne pouvez ignorer en quel lieu il s'est retiré : nous

sommes convaincus qu'il nous est facile de l'apprendre.

LA MARQUISE.

Sigisbart, je ne sais si je dois vous répondre ; vous venez dans mon palais avec toutes les apparences de la sédition ; cependant, comme je veux plaire à ceux que vous avez aveuglés, leur pardonnant leur égarement, je déclare, à la face du ciel qui m'écoute, que le sort de mon fils m'est inconnu.

SIGISBART.

C'en est assez, madame ; si vous ne savez rien sur le sort de votre fils, ces deux malheureux que je conduis pourront nous en apprendre davantage. Alors les deux hommes enchaînés se jettent à ge-

noux, protestent, en jurant par le nom de Dieu, qu'ils ont immolé le jeune Savary pour obéir aux ordres de la marquise et du comte son époux. A cette horrible accusation, votre mère pousse un cri de désespoir ; elle veut protester de son innocence, on ne veut point l'entendre ; ses plus fidèles partisans sont les premiers à l'accabler de reproches. Souveraine un instant auparavant, elle devient prisonnière de ses propres sujets : grand exemple des jeux de la fortune, qui tantôt se plaît à détruire, tantôt à élever les grands au faîte de sa roue. Votre mère, malgré ses plaintes, est arrêtée sur les dépositions des deux faux témoins ; on lui donne son appartement pour

prison ; des gardes sont placés sur toutes les avenues, des troupes étrangères à la solde de Sigisbart entrent dans la ville, destinées sans doute à s'opposer aux entreprises que pourraient faire quelques amis qui, revenus de leur première erreur, ne doutent pas que la marquise ne soit la victime d'un scélérat adroit. Le lendemain, le conseil s'assembla présidé par Sigisbart, comme membre de votre famille. On amena devant lui la malheureuse Adélaïde, qui souffrait plus du soupçon qui pesait sur elle que du supplice qui l'attendait. On envoya chercher les deux assassins ; mais ils n'étaient plus : un poison violent leur avait été donné, dit-on ; ils étaient morts dans d'affreu-

ses convulsions : avant toutefois d'expirer ils avaient renouvelé leur accusation, et protestaient, de plus, que leur trépas était encore l'ouvrage de la marquise. La justification noble et précise de celle-ci, les raisons victorieuses qu'elle apporta en votre faveur, rien ne fut écouté par des juges prévenus ou vendus. Ils osèrent, violant les droits des princes, prononcer la sentence qui condamnait leur souveraine au supplice du feu si un chevalier ne prouvait son innocence les armes à la main, ainsi que le prescrivait l'usage antique. Huit jours furent accordés à la marquise pour qu'elle présentât son défenseur ; en même temps, par une barbare rafinerie, on eût grand

soin d'éloigner d'elle tous ceux qui eussent pu combattre en sa faveur; et Sigisbart, redoutable par sa vaillance, se déclara son adversaire. Ce fut alors que le bruit de cette histoire parvint jusqu'à ma retraite. Epouvanté du danger que courait votre mère, je voulus, dans mon premier mouvement, me hâter de voler désabuser les juges; mais une réflexion m'arrêta : troubadour vieux et obscur, pouvais-je espérer que ma faible voix pût balancer la volonté de Sigisbart? ne m'arrêterait-on pas moi-même avant que je pusse parler? que peut la vérité sans force devant le pervers puissant, et qui est contraint d'entasser toujours de nouveaux crimes pour ne point perdre

le fruit de ceux qu'il a commis déjà? Je pris alors le parti de venir vous trouver, ne doutant pas que vous ne fussiez encore dans cette cour : mon espérance n'a point été trompée, je vous ai retrouvé, et maintenant je ne suis plus inquiet ni pour les jours de votre mère ni pour la punition que mérite son ennemi.

« Partons, troubadour, m'é-
« criai-je ; que celui qui a fait la
« faute la répare. Allons foudroyer
« Sigisbart et de mon glaive et de
« ma présence ; par ma fuite in-
« considérée j'ai causé le malheur
« de ma mère, que mon retour
« la venge du méchant qui ose
« l'accabler ».

Le comte de Foix partagea mon indignation ; il m'offrit de rassembler des troupes, de se mettre à leur tête pour venir avec moi délivrer la marquise. « Non, monseigneur, lui dis-je ; laissez-moi « seul l'honneur de cette entre« prise. Quelle que soit son issue « ma mère ne peut être que justi« fiée : je ne veux partager qu'avec « moi-même la gloire de la ven« ger ». Je dis ; et, sans perdre de temps, je fis préparer mon destrier ; et, après avoir promis au comte et à sa charmante fille de les instruire du succès de la tentative que j'allais faire, je partis suivi de mes deux écuyers, de mes deux pages et du vieux troubadour. Nous che-

vauchâmes jusqu'à la nuit. Le voile du soir enveloppait déjà les montagnes, lorsqu'en passant dans un défilé étroit je vis venir à moi un nain qui paraissait être désolé. « Ah, monseigneur ! s'écria-t-il « dès que je fus à portée de l'en-« tendre, si l'apparence n'est pas « trompeuse vous devez être un « preux chevalier ; ah ! si c'est « pour l'honneur et pour les da-« mes que vous êtes en quête d'a-« ventures, suivez-moi ; je puis « vous procurer le plaisir d'être « utile à la plus belle personne de « l'univers, mais, en même temps, « à la plus malheureuse ». — « Ami « nain, lui répondis-je, me voilà « prêt à te suivre, pourvu que dès

« demain matin je puisse être libre
« de continuer ma course ».

LE NAIN.

Monseigneur, venez seulement parler à la belle vicomtesse Indie; son château est celui que vous voyez là-bas sur ce rocher : c'est en ce lieu qu'elle pleure la perte de son fils qu'un déloyal chevalier lui a ravi.

SAVARY.

Que puis-je pour elle en cette circonstance ?

LE NAIN.

Combattre le félon. Ma maîtresse l'a vainement proposé à un grand nombre de chevaliers ; mais

tous, lorsqu'ils ont appris le nom du méchant qu'ils devaient punir, n'ont point osé mesurer leurs épées avec la sienne.

SAVARY.

Quel est donc le nom de ce chevalier si redoutable?

LE NAIN.

Il s'appelle don Juan d'Astorga.

SAVARY.

Ami, je le connais : il est brave, fort, sans doute; mais, si je combattais pour une juste cause, je ne craindrais pas de l'attaquer. Cependant, poursuivis-je, conduis-moi vers la vicomtesse Indie.

Le nain, sans me répondre, me fit passer par un étroit chemin : il fallait traverser un pont. A peine avions-nous mis pied à terre pour traverser, que le pont fit la bascule et nous laissa tomber dans une fosse profonde. Je compris sur-le-champ que j'étais la victime d'un lâche complot ; mais qui pouvais-accuser ? il ne se présenta à ma pensée que le seul nom de Sigisbart. Dans la position où je me trouvai, j'eus cependant un léger mouvement de joie, ce fut de ne point voir le vieux troubadour partager ma captivité. Plus heureux que nous, peut-être aurait-il évité le piége dans lequel j'avais donné, et de lui j'attendais ma délivrance :

mes vassaux, consternés de leur situation, la déplorèrent avec amertume.

CHAPITRE IX.

La Vengeance.

On nous laissa plusieurs heures dans ce triste lieu. Enfin la trappe se releva : on nous jeta une corde pour nous aider à monter ; et à mesure que l'un d'entre nous parvenait à la hauteur du trou, il était saisi et garroté. Je préférai la mort à l'indignité qui m'attendait, et je signifiai vivement aux gendarmes que je ne voulais point me rendre leur prisonnier. Sans faire attention à mon discours, ils s'empressèrent de descendre de toutes parts : vainement je me mis en défense ; vaincu par le nombre, je fus terrassé. Quand

ils m'eurent mis hors d'état de leur résister plus long-temps, ils m'entraînèrent vers le fatal château. En passant le pont-levis je crus qu'il se refermait pour toujours. Qu'elles étaient amères, mes réflexions! combien mon cœur se déchirait à la pensée que ma mère périrait peut-être par ma faute et sans pouvoir la secourir! je m'abandonnai alors à toute l'impétuosité de mon caractère; je fis retentir de mes clameurs la chambre dans laquelle on m'avait conduit; j'implorai la pitié de mes geoliers; je les suppliai de me rendre une liberté qui m'était si nécessaire; ils ne me répondaient point: fatigués même de mes prières, ils s'éloignèrent en refermant la lourde

porte de fer qui s'opposait à ma sortie. Laissé seul je fus plus souffrant encore. Toute la nuit s'écoula dans cet état : je ne pus m'assoupir un seul instant ; et, tristement appuyé sur les barreaux épais de ma fenêtre, je m'abandonnai à toute ma douleur. Dans ce moment les verroux de la porte de ma prison furent tirés avec violence : je me retournai. La porte s'ouvrit, et je vis paraître devant moi non Sigisbart, que j'attendais, mais don Juan. A sa vue un cri de surprise m'échappe. « Sire marquis, me « dit avec ironie le cruel Espagnol, « vous voyez qu'il est plus facile « de déguiser son vrai nom que « d'échapper à ma vengeance. Tant « que j'ai cru que Savary n'était

« qu'un obscur troubadour, j'ai
« dédaigné de le punir de la ten-
« dresse qu'il avait su faire partager
« à la belle Bélisène; aujourd'hui
« que, mieux instruit, je sais que
« sa rivalité peut m'être redoutable,
« je juge à propos de m'assurer de
« lui ».

SAVARY.

Don Juan, votre conduite dément bien celle de la généreuse nation à laquelle vous appartenez. Les loyaux Espagnols ne vous ont-ils pas appris qu'on ne se venge d'un rival que les armes à la main? que ce n'est qu'aux lâches qu'il appartient d'employer la trahison? Vous aimez, dites-vous, Bélisène: n'était-il pas d'autres moyens pour

vous assurer sa possession ? pensez-vous que j'eusse refusé de vous voir au champ d'honneur ?

DON JUAN.

Je ne doute pas de votre bravoure ; mais je crois inutile d'employer la mienne lorsque d'autres moyens peuvent assurer la réussite de mes projets. Si jeusse été vaincu par vous, Bélisène était sans retour perdue pour moi. Maintenant je puis être certain de vous la ravir pour toujours. Je sais quel motif vous porte à retourner à Mauléon : vous voulez aller au secours d'une mère chérie à laquelle le moindre délai peut être funeste. Eh bien ! vous ne la sauverez pas, vous serez doublement la cause de sa mort ;

car je veux vous rendre la liberté si vous accédez aux propositions que je vais vous faire.

SAVARY.

M'en ferez-vous que l'honneur puisse avouer ?

DON JUAN.

Vous voulez délivrer votre mère; j'y consens : mais cédez-moi Bélisène.

SAVARY.

Que voulez-vous dire ?

DON JUAN.

Vous allez me donner votre parole de chevalier que vous ne reparaîtrez plus à la cour du comte de Foix ; que, sans lui apprendre la

véritable cause de votre conduite ; vous romprez avec lui et sa fille ; que vous fuirez par-tout celle-ci ; en un mot, que vous paraîtrez volage à ses yeux.

SAVARY.

Détestable monstre ! Qui a pu fournir à ton ame de si exécrables conseils ? Quoi ! je renoncerais au bonheur qui m'attend ! Je pourrais délaisser Bélisène et l'abandonner à un méchant tel que toi ! Non, non, cent fois non. Retire-toi, perfide, et laisse-moi.

DON JUAN (*froidement*).

Que l'amour l'emporte sur la nature ; que ta mère soit la victime de ta passion.

SAVARY.

Ma mère, dis-tu ! Quoi ! ma mère pourrait périr ?

DON JUAN.

Si nul chevalier ne se présente, elle subira le dernier supplice.

SAVARY.

Affreuse image ! Ah, don Juan ! montrez-vous généreux : laissez-moi remplir le plus saint des devoirs, mais ne me demandez pas une chose qui assure mon trépas.

DON JUAN.

Peu m'importe votre douleur, ce n'est pas de vous que j'ai pitié ; un rival ne m'inspirera jamais que

de la haîne. Cependant c'est perdre le temps en des discours inutiles; prononcez votre dernière résolution : si vous acceptez ce que je vous propose, les portes s'ouvrent devant vous; si vous me refusez, vous causez la mort de votre mère : je vous laisse dans cette prison dont vous ne devez plus espérer de sortir, je répands le bruit que vous avez péri victime de l'ambition de Sigisbart; nul soupçon ne s'élève contre moi, et un voile impénétrable couvrira désormais votre sort.

SAVARY.

Amour ! nature ! sentimens qui me déchirez tour-à-tour ! Pourquoi faut-il que si je satisfais à

l'un, l'autre me coûtera des larmes éternelles ?

Bélisène, pourrai-je jamais renoncer à toi ? Ma mère, prononcerai-je l'arrêt de ton supplice ? Non, la vertu l'emportera sur la tendresse, je serai digne du sang dont je suis sorti. Oui, don Juan, je vous jure...... « Seigneur « chevalier, s'écria un varlet, en « se précipitant dans la chambre « et en s'adressant à mon rival, « hâtez-vous de venir vous dé- « fendre, ou plutôt songez à vous « sauver ; une troupe de gens ar- « més escalade votre château ». « — Que ma vengeance ne soit « pas trompée ! dit don Juan, en « tirant son épée pour m'en frap-

« per ». Mais au moment où ce nouveau crime va se consommer, un chevalier, armé de toutes pièces, paraît, s'élance sur l'Espagnol, et, d'un coup de son fer acéré, le renverse sur le plancher. Je m'avançai de mon libérateur. Et de quel étonnement ne fus-je pas frappé lorsque je reconnus, à son bouclier, le guerrier contre lequel j'avais combattu au tournois dernier dans le moment où j'étais vainqueur. « Généreux inconnu, « lui dis-je, ah ! c'est bien moi « qui suis aujourd'hui vaincu par « votre grandeur d'ame » ! Noble Savary, me répondit-il en ôtant son casque et en me laissant admirer sa figure majestueuse, je remplis les conditions que l'hon-

neur m'imposa lorsque je fus armé chevalier.

« Ne pourrais-je savoir votre « nom.— « Souffrez que je le taise ; « qu'il vous suffise d'apprendre « que, comme vous, je suis l'ad- « mirateur de la belle comtesse de « Foix ».

« Alors parut le vieux trouba- « dour. Eh! mon cher maître, me « dit-il, que je suis heureux « d'avoir opéré votre délivrance ! « Lorsque vous tombâtes dans le « piège qu'on vous avait tendu, « le hasard fit que j'étais éloigné « de quelques pas. Me doutant de « la trahison je me sauvai avec « toute la vitesse de mon cheval, « et je fus me placer sur la grande « route, dans l'espoir d'y rencon-

« trer un loyal chevalier qui vou-
« lût prendre le soin de vous ar-
« racher au péril qui vous mena-
« çait. Nul ne se présenta. Le jour
« allait renaître quand j'entendis un
« piétinement de chevaux qui me
« donna lieu à penser qu'une trou-
« pe nombreuse venait vers moi.
« Je parlai à leur chef; je lui ap-
« pris votre danger, je ne lui cachai
« pas votre nom. Sur-le-champ il
« commanda à ses gendarmes de
« le suivre : nous évitâmes le pont
« dangereux; nous parvînmes jus-
« que sous les murs du château.
« Ayant trouvé un endroit acces-
« sible, nous l'avons escaladé brus-
« quement. Vous savez le reste.
« Votre ennemi à été puni, et j'ai
« pu ne point pleurer sur votre

« perte ». Je pressai dans mes bras ce digne ami. Le chevalier, mon libérateur, me conseilla de quitter ce château. Nous partîmes sur-le-champ, après que don Juan eut été porté dans un lit, toujours privé de connaissance. Nous crûmes qu'il périrait; mais il devait vivre pour mon malheur. Ayant renouvelé mes remerciemens au chevalier, qui s'obstina à rester inconnu, je me préparai à me séparer de lui. Il me quitta; depuis lors je ne l'ai revu qu'aujourd'hui. Oui, belle Aliénor; ce chevalier, qui m'a sauvé la vie et l'honneur, est le prince Raymond, votre illustre frère, qui, toujours grand, commande à ses passions avec autant de facilité que nous nous y abandonnons. Crai-

gnant quelque nouvelle rencontre qui apportât des obstacles à ma route, je pressai vivement le pas de mon destrier. Enfin j'arrive à Mauléon la veille du jour exécrable qui devait voir mon trépas, ou la vertu de ma mère hautement vengée. Comme nous entrions dans la ville, nous vîmes un grand concours de peuple qui se rendait vers la grande place. Gardant toujours le plus sévère incognito, je me séparai de mon cortège, et, accompagné d'un seul écuyer, je suivis la foule curieuse. Nous étions arrivés depuis quelque temps quand un hérault vêtu de noir, monté sur un fort cheval de la même couleur, parut au milieu de la multitude : il était précédé de quatre pages

portant sur un riche coussin de velours noir le gantelet de Sigisbart, gage du combat. Le hérault s'arrêtant, après avoir fait signe aux trompettes de sonner par sept fois, parla en ces termes : « A tous les che-
« valiers, monseigneur et maître,
« Sigisbart de Mauléon, fait savoir
« que demain il paraîtra en champ
« clos, armé de toutes pièces, pour
« soutenir, envers et contre tous,
« qu'Adélaïde, née du vicomte de
« Gimoes, et marquise de Mau-
« léon, a traîtreusement assassiné ou
« fait assassiner le jeune Savary,
« marquis souverain de Mauléon;
« déclarant en son ame et con-
« science qu'il croit sa cause juste;
« et répète par ma voix qu'il sou-
« tiendra son dire dans la lice pré-

« parée jusqu'à l'heure de midi.
« Or, s'il est quelque chevalier qui
« veuille combattre contre lui, qu'il
« paraisse et ramasse le gant que je
« lui jette ». A ces mots le hérault
prit en effet le gantelet, et le jeta
par terre. Il se fit un profond silence; nul ne s'offrit pour défendre
une infortunée; alors fendant la
presse je m'avançai du hérault.
« Hérault, lui dis-je, va dire à
« ton maître qu'il s'est présenté
« un chevalier qui a relevé son
« gage; que ce chevalier accuse
« Sigisbart d'être un exécrable ca-
« lomniateur; proteste que ce der-
« nier en a menti par la gorge, et qu'il
« espère que le *jugement de Dieu*,
« en justifiant la marquise Adé-
« laïde, punira le vrai coupable.

« Hérault, je soutiendrai mon dire « demain ». Je dis; et ce peuple, qui, un instant auparavant, voyait sans en être indigné l'affront qu'on faisait à sa souveraine, poussa des cris de joie à l'apparition d'un défenseur. Le hérault, les officiers furent interdits; ils ne pensaient pas qu'un chevalier fût assez téméraire pour affronter Sigisbart: mais, puisqu'il se présentait, on ne pouvait lui défendre ce qu'exigeait la loi sacrée de la chevalerie. Ce ne fut pas sans une terreur secrète que Sigisbart apprit qu'un adversaire venait de se prononcer contre lui; mais, fier de sa bravoure, il se crut invincible. On avertit la marquise qu'elle avait trouvé un défenseur. Elle voulut me voir: malgré

le desir que j'avais de me jeter dans ses bras, je me refusai à sa demande; il eût été impossible à mon cœur de se contraindre en sa présence. Le lendemain éclaira le combat mortel qui devait décider de ma vie ou de celle de mon ennemi. Jamais cause plus singulière ne fut soumise au jugement de Dieu. D'un côté un chevalier accusant ma mère d'avoir causé ma mort; de l'autre ce fils, que l'on croyait ne plus être, soutenant le parti d'une mère injustement accusée. Au point du jour les cloches, par leur son argentin, annoncèrent le duel qui allait avoir lieu. Une grande foule remplit les environs de la lice. Les bourreaux parurent les premiers, conduisant

avec eux les chevaux qui traînaient la claie destinée à celui des deux assaillans qui serait vaincu : ces hommes de sang dressèrent un bûcher immense, et, ce soin pris, se placèrent à l'entour. Le son d'un tambour voilé annonça la venue de la marquise : elle marchait au milieu de ses femmes, qui tantôt fondaient en larmes, et tantôt invoquaient la justice de Dieu. De saints religieux environnaient ma mère ; ils la soutenaient, l'encourageaient : elle était vêtue de noir ; de longs voiles couvraient sa figure, nous dérobant des larmes de fierté qui échappaient de ses yeux. Elle se plaça auprès du bûcher. Ses gardes s'éloignèrent. Elle devait être re-

gardée comme libre jusqu'à l'issue du combat. On avait décidé que nous ne nous servirions pas de nos chevaux : ainsi je parus à pied, ayant pour arme un hache et un poignard. Sigisbart, escorté de tous ses pages, s'avança fastueusement : il me regarda avec mépris, et, ne daignant pas me saluer, il se plaça. Nous renouvelâmes nos défis. Chacun de nous ayant persisté à soutenir son dire, il fut ordonné par les juges du camp de nous laisser aller. Ce n'était point du simple honneur d'un pas d'arme qu'il s'agissait ici, c'était de la vie ou de la mort. Sigisbart et moi nous nous mesurâmes des yeux pendant quelques momens : bientôt nous nous joi-

gnimes ; nos haches se heurtèrent ; et tour-à-tour le péril nous menaça. Employant la ruse, la force, l'adresse, nous balancions la fortune : tantôt l'un reculait, tantôt son adversaire fuyait à son tour ; tous nos coups étaient également ou prévus ou parés. Cependant la colère s'élevait dans mon sein à mesure que Sigisbart me résistait ; je m'abandonnai à mon impétuosité naturelle ; je pressai mon ennemi, je l'éblouis par la vitesse des coups que je lui portai ; enfin, saisissant ma hache avec plus de force, trompant Sigisbart par une feinte, je lui plongeai l'acier dans son flanc. Il tomba sur le sable. « Déloyal chevalier, lui criai-je, « confesse tes attentats ». — « Oui,

« dit-il d'une voix expirante, je
« suis coupable, et le ciel m'a puni
« justement. C'est moi qui excitai
« les deux calomniateurs ; c'est
« moi qui les ai fait périr quand
« ils m'ont été inutiles, au lieu de
« les récompenser comme je le
« leur avais promis. Je déclare
« que le sort de Savary m'est in-
« connu » — « Et moi, je vais le
« faire connaître à tous, m'écriai-
« je. Peuple ! reconnaissez votre
« souverain ; ma mère ! revois ton
« fils dans ton vengeur ». Ce se-
rait en vain, madame Aliénor, que
j'essaierais de vous dépeindre la
scène qui succéda au tableau d'hor-
reur que je vous ai tracé. La joie
de ma mère, la mienne, celle de
mes sujets fut sans exemple. Sigis-

bart expira avec le regret de nous voir tous heureux. Je livrai son corps aux bourreaux, ainsi que je le devais; je fis punir ses complices, et j'obtins de ma mère son consentement pour mon union avec Bélisène. Je ne pus point revoler auprès de cette noble amie aussi promptement que je l'eusse souhaité. Les soins de mon marquisat me retinrent pendant un an. J'employai ce temps soit à m'occuper des affaires de mes sujets, soit à me livrer à mon penchant pour la poësie, penchant qui m'a mérité une faible renommée. Antoine d'Urgel, l'époux de ma mère, revint enfin; je lui confiai toute mon autorité, et je me rendis à Foix. Ce n'était plus le temps de songer à l'hy-

men : la guerre grondait dans nos contrées, les croisées menaçaient non-seulement les états de Raymond, mais encore ceux du comte de Foix. Nous avons résolu de soutenir le comte de Toulouse. Je me rendais chez lui de Castelnaudary, d'où je venais quand l'orage, m'ayant égaré de ma route, me conduisit à la demeure de l'hermite du tombeau. Là j'eus, madame, le bonheur de vous rencontrer, celui de m'unir d'amitié au vaillant Adémar, et par suite de retrouver mon libérateur dans votre frère.

Savary de Mauléon termina ainsi son récit.

NOTE (*a*).

Saint Sernin fût le premier évêque de Toulouse, et l'objet de la vénération particulière des habitans de cette grande cité. Saint Exupère, l'un de ses successeurs au trône épiscopal, lui érigea une église remarquable par sa magnificence gothique. Ce temple immense, bâti en forme de croix latine, a cinq rangs de nefs : outre l'église supérieure, il en existe une souterraine où sont déposés les corps des martyrs qui s'y trouvent en grand nombre. La tradition assure que cet édifice est élevé sur un lac, et soutenu par des milliers de pilotis. Des gens d'un mérite distingué ont cru à cette assertion ; et M. de Montaigu, dans un ouvrage estimé sur les antiquités de Toulouse, raconte à ce sujet une histoire des plus singulières.

NOTE (*b*).

L'AUTEUR se trompe en faisant Savary le troubadour héritier de la maison de Gascogne. Il était Poitevin, et prit son nom de la ville de Mauléon en Poitou. Il se peut cependant que des mémoires particuliers placent aussi un Savary de Mauléon parmi les poëtes gascons. Nous avons seulement cru devoir relever cette erreur pour prouver que l'auteur n'a pas suivi exactement l'histoire. *(Note du traducteur.)*

NOTE (*c*).

On nommait *sirvantes* le genre de poëme dont se servaient les troubadours pour leurs ouvrages historiques. C'étaient des sortes de discours en vers où la louange, où le blâme, où les conseils, où les invectives se placent au gré du poëte. Presque tous les troubadours ont montré dans cette façon d'écrire une liberté, un esprit d'indépendance qui faisaient l'éloge des princes dont la magnanimité souffrait qu'on leur parlât ainsi. Mais alors les souverains protégeaient sans assujettir, et l'on pouvait penser et dire, sans crainte de déplaire au monarque ou à son favori. Tout était soumis à la sévère censure des sirvantes; l'église, les grands et les belles: ils n'épargnaient rien; ils foudroyaient les vices dont ils étaient la terreur. Dans les sirvantes, soit qu'un jongleur, un

chevalier, une damoiselle, ait demandé des avis à un troubadour, il lui répond avec sagesse, et la vertu parle par sa bouche.

Les *novellés*, ou *nouvelles*, offrent de jolis détails : ce sont des contes assez piquans, dont la naïveté fait tout le charme.

Les *pastourelles* se distinguent encore par la même simplicité. Ce genre est une espèce de drame où des bergers et des bergères s'entretiennent avec tendresse, innocence, et sans prétention.

NOTE (*d*).

Le *tenson* était une chanson ordinairement chantée par deux interlocuteurs. Nous allons en donner un exemple.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu, troubadour galant?
Pourquoi cette armure guerrière,
Ce bouclier, ce fer brillant,
Et cette éclatante bannière?

LE TROUBADOUR.

La dame qui règne en mon cœur
Ne veut pas d'un amant sans gloire;
Et je cours au champ de l'honneur
Pour y rencontrer la victoire.

LE CHEVALIER.

Sans t'éloigner, tu peux ici
Contenter cette noble envie;
Mais, avant tout, redoute aussi
Le chevalier qui te défie.

LE TROUBADOUR.

Jamais la crainte du trépas
Ne put descendre dans mon ame.
Non, chevalier; ne tremble pas,
Si ce n'est aux pieds de ma dame.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi ton casque léger,
Ton glaive, ta pesante armure;
Crains de courir trop grand danger
En bravant le sire d'Ambure.

LE TROUBADOUR.

Le souvenir de la beauté
Me fait mépriser cet outrage.
Combattons avec loyauté :
L'amour soutiendra le courage.

NOTE (e).

On donne différentes étymologies au nom de troubadour. Pétrarque a cru qu'il venait de *trompatori*, qui, en langage italien, signifie *sonneur de trompette*, parce que les troubadours se servaient quelquefois d'une trompe ou d'une trompette, pour attirer l'attention avant de commencer leurs chants; d'autres, et c'est le plus grand nombre, préfèrent le mot de *troubadour* à celui de *trombadour;* ils le font alors venir du mot *trouver*. On écrivait aussi *trouveors*, *trouveours*, *trouverses* et *trouveurs*, enfin *ménestrels*.

Pierre Vidal. Un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie, caractérise tellement ce ménestrel, qu'on pourrait l'appeler le don Quichotte des troubadours. Il était fils d'un pelletier de Toulouse, possédait des ta-

lens agréables, un génie supérieur, une belle voix, et une telle opinion de lui-même qu'elle le rendit le jouet des dames et des grands. Quoiqu'on rît de ses folies, ses vers n'en étaient pas moins accueillis. Ils inspirèrent de l'amour pour leur auteur à une dame de Saint-Gilles, dont le mari, chevalier peu complaisant, se vengea de lui en lui faisant fendre la langue. Loin d'être corrigé par cette aventure, il osa porter ses vœux jusqu'à la belle Adélaïde de Roques Martine, épouse du vicomte de Marseille. Le sire de Barral, loin d'en être jaloux, lui accordait les entrées les plus familières. La vicomtesse, qu'il chantait sous le nom d'Audierna, s'en divertissait elle-même; elle lui donnait lieu de croire qu'elle l'aimait. Trompé par d'aussi belles apparences, il soupirait, se plaignait, en venait aux reproches : on se brouillait quelquefois; mais le vicomte ramenait la paix en engageant sa femme

à tout promettre. Un jour qu'elle dormait, Vidal s'approche et l'embrasse : elle se réveille en riant, se croyant avec son mari ; mais, à la vue du troubadour, elle s'emporte, crie, et force Vidal à s'enfuir de Marseille. Il passa bientôt en Palestine, où il se signala par ses exploits. Étant dans l'île de Chypre, il y épousa une princesse grecque, et crut avoir acquis des droits à l'empire d'Orient : on le vit prendre le titre d'empereur, se revêtir des marques de cette dignité, et se préparer à la conquête de Constantinople. Il mourut après avoir donné à la mémoire de son souverain, Raymond VII, comte de Toulouse, des preuves d'un attachement inviolable, laissant la renommée d'un homme de génie et d'un extravagant sans exemple.

Le troubadour Bertrand de Born, vicomte d'Hautefort, fut un des héros du douzième siècle. La passion des

armes et de la gloire, la fierté jointe à la souplesse, la galanterie unie au talent poétique, une imagination ardente et un esprit vif, beaucoup d'activité et de courage, avec un rang distingué, le mettaient en état de se signaler dans plusieurs carrières. Maenz de Montagnac lui inspira une tendresse vive et orageuse : la jalousie troubla son amour. Maenz soupçonna le troubadour d'avoir fait des vers pour une rivale, et, dans sa colère, elle le congédia. De telles rigueurs inspirèrent de touchantes romances : enfin la tendresse l'emporta, et Bertrand rentra dans les bonnes graces de sa dame. Enfin, après avoir combattu vaillamment, avoir mené une vie des plus actives, il finit sa carrière ayant pris l'habit de moine de Cîteaux.

Albert de Sisteron aima la marquise de Malaspina, une des plus belles et des plus illustres dames de Provence,

Il en fut aimé, et ils ne pouvaient plus vivre l'un sans l'autre. Leur union fit parler la médisance. Enfin la marquise le pria de s'éloigner : il obéit, et depuis lors on ignore sa destinée.

Hugues de Penna, né à Messac, dans l'Agénois, était fils d'un marchand. Une belle voix et le goût du chant le décidèrent au métier de jongleur. D'abord il chanta les chansons des autres ; ensuite il en composa lui-même. Il savait fort bien les généalogies des grands seigneurs du pays. C'était un mérite dans les cours. Il eut la passion du jeu et des cabarets. Enfin il épousa Mabille de Simiane.

NOTE (f).

On donnait à cette époque le nom de *poursuivant* au jeune chevalier qui, nouvellement reçu, cherchait pour la première fois les aventures. Ordinairement il se mettait en quête monté sur un cheval blanc, et revêtu d'armes blanches. Son bouclier ne portait point d'emblême : le chevalier devait attendre, pour en choisir, qu'il l'eût mérité par quelque action éclatante.

NOTE (*g*).

L'AUTEUR du roman n'a jamais été à Foix : il saurait autrement que le château des comtes était situé sur un roc élevé, et qu'il y avait peu de place pour établir les immenses jardins dont il parle. (*Note du traducteur.*)

FIN DU TOME PREMIER.



